

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 23.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 5 centins.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 8 JUIN 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces: Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.—GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

SOMMAIRE

Neuf jours chez un Trappeur.—Chronique des Dames.—Nécrologie.—Vingt mille lieues sous les mers (suite).—Quebec past and present.—Nos Gravures : Sainte Cécile ; Inauguration du parc Mont-Royal.—Nouvelles générales.—Revue Européenne.—Bonheur et longévité.—Chronique agricole.—L'incendie du faubourg Saint-Louis à Québec.—Poésie : l'Héroïne de Verchères.—Rosalba ou deux amours, épisode de la révolution de 1837 (suite et fin).—Enigmes, charades, problèmes, questions, etc.—Faits divers.—Le jeu de dames.—Prix du marché de détail à Montréal.

GRAVURES : Sancta Cœcilia ; L'inauguration du parc Mont-Royal, le 24 mai.

NEUF JOURS CHEZ UN TRAPPEUR

Le temps de dénouer les cordons de mes raquettes, de réchauffer un peu mes doigts gourds, et sans plus tarder je vous écris le récit de notre dernière excursion au *Lac-des-Neiges*.

Nous quittons le village huronnel de la Jeune-Lorette, le dix mars, un vendredi s'il vous plaît. Un vendredi ! vous voyez déjà ce qu'il doit en retourner. Le monde des commères et des niais en était tout bouleversé. Nous partions quand même. Eh donc ! la terre qui a toujours un œil ouvert et l'autre fermé, fait-elle de mauvais rêves, ce jour-là plutôt qu'un autre ? La tête sous un bonnet de glace, les pieds paralysés à l'autre pôle sous d'autres glaciers éternellement immobiles, les entrailles brûlées par un sinapisme tropical, ce pauvre globe endolori, si roulant sur sa couche elliptique, doit fort peu se soucier de nous faire de bons ou de mauvais jours. Si les vendredis ne sont pas tous couleur de rose, ils n'ont pas pour cela grand chose à envier à leurs six autres frères, issus d'une mère commune, madame la Semaine. —Allons donc !

Oh ! parbleu ! nous allions aussi, et grand train encore, sur la route de *Stoneham*, brulant un chemin de glace, au trot de deux vigoureux chevaux, sortis frais, du matin, des écuries de M. Charles Boutelet, de la *Longue-Queue*.

Le lac Saint-Charles, que nous cotoyons, a la forme d'un binoche, régulièrement ovale, dont le joug est déterminé par une pointe de terre étroite qui partage cette nappe d'eau en deux ellipses de grandeur à peu près égale. Nous coupons une cornière des deux vers, ou, pour mieux dire, des deux *glaces*, en même temps que la presqu'île qui la divise, suivant une course Nord quart N.-E.

Voici l'église protestante de *Stoneham*, petit bâtiment de forme exigüe, dont on devine la destination par sa solitude. Tout à côté, je remarque un beau marbre, une pierre tombale et quelques cippes funèbres émergeant péniblement d'une épaisse couche de neige. Un peu au delà, deux allées bordées de sapins conduisent à la résidence du ministre, agréablement située sur une colline, qui domine la petite rivière Huron. A mesure que nous avançons, les terres nous paraissent mieux défrichés, les cultivateurs plus à l'aise. Nous allons ainsi, aux trots de nos vigoureux chevaux, l'espace de trois milles. Autour et au nord-est de l'église catholique se trouvent de riches terrains d'alluvion, dont une culture intelligente a su tirer avantageusement parti. M. René Casgrain est le pasteur de ce petit troupeau, en grande partie composé de familles irlandaises. L'église est d'une construction modeste, mais elle est

propre et bien entretenue ; le presbytère, bâti en pierre, ferait honneur à plus d'une vieille paroisse. Une lourde montagne domine à l'Est. De la route, on distingue dans ses flancs la forme bien accusée, à lignes quasi architecturales, de la devanture d'un chalet suisse — mais un chalet qui serait de granit et fait d'un seul bloc. Une grande porte carrée y donne accès. Nous croyons distinguer une fenêtre sous des pendentifs de glaçons ou de neige. C'est la grotte ou la caverne de Stoneham, que nul n'a encore eu le courage de visiter. Les grottes ont toujours un esprit, un démon qui les garde ou les habite. Ici, la légende veut que ce soit une fée qui y fasse son séjour : mais fée ou dragon, on ne sait rien de ses habitudes, de ses agissements. J'aurais pourtant bien aimé entendre raconter l'enlèvement d'un enfant, qui serait revenu possesseur de merveilleux secrets ; qu'on m'eût signalé une protection manifeste étendue sur certaines fermes, sur des troupeaux, des amours favorisés, des ménages bénis, des talismans donnés contre les fléaux, les accidents, le mauvais œil, voir même contre le mal de dents, mais, hélas ! rien de rien.

J'admire l'absence de curiosité chez les habitants de l'endroit. On a bien dit que des exhalaisons méphitiques s'échappaient de la caverne, mais un feu de paille, de fagots suffirait pour purifier l'haleine du dragon et la rendre aussi bonne que celle d'une jeune fille. Et qui sait ? il y a peut-être des trésors dans cette caverne ? Tout au moins y trouverait-on des beautés naturelles dignes d'être admirées, que les curieux viendraient visiter avec intérêt. A en juger par le son de la voix qui se répète en échos prolongés, la grotte doit avoir des proportions grandioses. L'abondance des eaux sur ces hauteurs a dû y former des stalactites ou des stalagmites, qui, en l'absence de toute autre richesse, auraient encore une valeur considérable.

Notre ami, Wilbrod, imagine de lancer des fusées dans la gueule béante du monstre, au risque de décapiter la montagne sous les éclats du feu grisou ou de quelqu'autre matière inflammable. Vraiment, il est heureux que nous n'ayons pas de fusées sous la main, et que la montagne soit si haute, car il est homme à tenter l'épreuve.

Nous arrivons aux poteaux qui marquent l'entrée du chemin du lac Saint-Jean, à environ six lieues de la Jeune-Lorette. Si nous allions droit devant nous, en quelques heures nous pourrions atteindre le lac *Caché*, où M. J. C. Taché a créé un établissement. Peu de lacs des Laurentides sont aussi poissonneux et giboyeux. Une famille de castors y vit en paix et en sécurité sous la protection attentive du fermier, M. Blouin. Ces intelligents amphibiens, familiarisés avec la présence de l'homme, vaquent sans soucis, sous nos yeux, à leurs travaux, ou se livrent à de joyeux ébats.

Le chemin du lac *Saint-Jean*, cause de tant de discordes, s'ouvre à notre gauche dans une direction franc nord. Il mesure cent vingt-trois milles de longueur, de ce point à son débouché sur le lac *Saint-Jean*. Une partie seulement en a été parachevée et rendue carrossable, le reste n'est que déboisé, pour livrer passage aux voitures d'hiver.

On s'est acharné longtemps sur ce chemin, les uns voulant le faire, le poursuivre jusqu'au bout, les autres s'y refusant de

toute leur énergie. De part et d'autre, il y avait peut-être des passions ou des intérêts politiques au fond, soit à ménager, soit à démêler. Je n'ai pas à m'inquiéter de pareilles pauvretés. Je dirai ce que j'ai vu, ce que je crois être vrai, sans me soucier de ce qui pourrait s'en suivre. Guelfes et Gibelins me sont également étrangers.

Il y a peu d'années encore, ce chemin faillit être le théâtre d'un drame du dénouement le plus tragique. Madame D...., personne du meilleur monde, avait eu l'idée ou l'envie... que sais-je ? de percer la forêt d'outre en outre, depuis Stoneham jusqu'au grand lac Saint-Jean. Elle accompagnait son mari, tous deux à cheval, avec en outre deux chevaux en laisse. Par bonheur pour eux qu'ils surent choisir de bons guides ! Aux deux-tiers du chemin, notre intrépide amazone, démontée, dut se mettre à dos d'homme pour poursuivre sa route. Après si brillante chevauchée au début, elle fut bien heureuse, à la fin, de se contenter de guides. Il fallut, pendant deux jours, manger du poisson cuit à l'eau, sans sel. Ces deux jours valaient, bien sûr, autant de carêmes. Quel dommage que madame D.... ne fût pas catholique ! Mais toutes les grâces ne peuvent pas combler à la fois une même personne.

Des poteaux aux premières habitations, il y a cinq milles de chemin battu et entretenu aux frais du gouvernement. Nous suivons en voiture jusqu'au bout. A une heure de l'après-midi, nous arrivons chez M. Lachance, premier colon de l'endroit, dont le nom me paraît être une dérision en regard de sa position. Instituteur à Québec, avec un nom bien noté du département de l'Instruction Publique, M. Lachance avait lieu d'espérer de faire son chemin dans la vie, ailleurs que sur le chemin du lac Saint-Jean. Madame Lachance, elle aussi, se livrait à l'enseignement avec succès. Je ne vois vraiment pas pourquoi deux personnes, appelées à enseigner aux autres, soient allées s'enfourmer ainsi dans l'oubli. Leur premier trait d'union avec la société est un chemin battu par eux, à travers la forêt, d'une longueur de cinq milles. Pour vivre, ou plutôt pour végéter, pour ne pas mourir de faim, ils font du bois qu'ils transportent sur le marché de Québec. Au-delà, il leur faut parcourir cent dix-huit milles pour arriver aux premières habitations du lac *Saint-Jean*. La demeure de M. Lachance est construite sur un tertre de peu d'élévation, que baignent les sources de la rivière Huron, un des principaux affluents de notre rivière Saint-Charles. Sa ferme, saisie entre deux rangées de montagnes escarpées semble, y être étouffée. Les bois attestent un sol assez bon : le merisier, le bouleau, l'érable, le sorbier, le frêne s'y mêlent à de nombreux cyprès. Nous trouvons M. Lachance occupé à la confection de cassots de bouleau—qui devront recevoir prochainement l'eau d'érable. Son beau-père, vieillard vénérable, enlève au couteau l'écorce d'un monceau de rondins.

—Que faites-vous donc là, père ?

—Je fais du foin, nous répondit-il, en souriant.

—Du foin ? Êtes-vous sérieux ?

—On ne peut l'être plus ; j'enlève cette écorce de cormier (sorbier) pour en nourrir nos bestiaux. Ça nous donne un peu de mal, mais encore bénissons-nous Dieu de nous avoir procuré cette ressource dans la disette du foin. Avec cela, Dieu merci ! nos vaches se soutiennent et fournissent

du lait et même du beurre autant qu'il en faut pour satisfaire aux besoins de la famille."

M. Lachance nourrit toujours l'espoir que le chemin de fer du lac *Saint-Jean* passera par le col qu'il habite. Il s'abuse sans doute : et peut-être aussi abuse-t-on de sa bonne foi. Ce brave homme mérite mieux, car en se rendant au cœur de la forêt, il avait en vue l'établissement de ses nombreux enfants, jeunes gens bien élevés, entreprenants et pleins de cœur au possible. On aurait deux fois tort en trompant tant de bonne volonté, de jeunesse et de courage, qui pourraient si bien être mis à profit ailleurs, sur d'autres parties autrement fertiles du sol de notre pays ; on aurait tort vis-à-vis la famille ou l'individu, on aurait tort ensuite vis-à-vis la patrie, à qui nous devons compte de la sage distribution de nos forces.

* *

Jusqu'ici, nous n'avons fait qu'une promenade, toujours en voiture, et à moins de dix lieues de Québec ; notre excursion commence chez Lachance. Peut-on désirer meilleurs auspices ?

Nous allons au *Lac des Neiges* ; c'est entendu entre nous, Wilbrod, Paul et moi ; c'est également convenu avec Pître, notre guide, notre porteur, notre cuisinier. Pître est une trinité qui nous sera propice de toute façon.

Trente-deux milles de trajet à faire, soit à pied dans soulier, soit à pied dans soulier sur raquette ! cela vaut la peine d'y penser à deux fois.

Mes amis, Paul et Wilbrod, ne s'en inquiètent guère—mais pour moi, qui suis de pâte plus molle, énérvé par la fétide atmosphère des bureaux de l'Assemblée Législative, je compte sur mon énergie plutôt que sur ma force physique pour arriver au but.

Nous sommes donc trois francs compagnons, Wilbrod, Paul et moi, avec un porteur, franc de collier, plein de bonne volonté, Pître Sioui, qui connaît le chemin de la forêt aussi bien que celui de sa couchette (et il est jeune marié), qui vous tourne une crêpe ou vous brûle un civet aussi bien que *Victor*, de la maison de France, et qui, de plus, ne se plaindra pas d'avoir cent ou cent vingt-cinq livres à traîner derrière lui tout le long du jour.

Wilbrod avait son traîneau chargé de cinquante livres, Paul avait aussi le sien, chargé de soixante à soixante-quinze livres ; il ne me restait, à moi, que le fusil à porter.

J'en avais quasi honte ; mais Paul me dit :

—Laisse faire un peu ; tu porteras plus tard ce que tu pourras porter."

Le soir, nous fîmes coucher à cinq milles de chez Lachance, dans un campement construit par le gouvernement, habité, pendant plusieurs années, par un M. Huppé, un vieux garçon, et aujourd'hui occupé par deux jeunes gens du lac *Saint-Jean*, deux frères du nom de Fournier, qui se sont faits trappeurs, en attendant mieux, et qui nous accordent une fraternelle hospitalité. Ils avaient peu de choses à nous offrir, mais ils y mettaient du cœur, et cela nous suffisait pour le moment. Leur cabane, leur poêle, du bois pour nous chauffer et préparer notre popote, quelques branches de sapin pour nous servir de lit, il ne nous fallait pas davantage, et tout cela nous fut généreusement fourni par

eux. Bien nous en prit de ne pas leur demander plus, car nous les eussions promptement trouvés à bout de ressources. Les pauvres jeunes gens n'avaient pas même de quoi souper. Nous fîmes leur Providence de ce soir et du lendemain.

Quinze milles à faire le jour suivant pour arriver au deuxième campement. Il n'y a pas lieu de s'endormir en route, le chemin est beau, nous filons, le soulier sur la croûte !

Nous dinons à huit milles de là, près du lac à l'Épaulé, à la *Boulangerie* ; nous arrivons tard, à sept heures du soir, au lac Desroches, où nous campons.

Le lendemain, de bonne heure sur pied, avec un beau soleil là-haut, nous parcourons lentement les douze milles qui nous séparent de la cabane du père Thomas Sioui, bâtie sur les rives du *Lac-des-Neiges*, le but de notre excursion.

A. N. MONTPETIT.

(A continuer)

CHRONIQUE DES DAMES

Chaque fois que j'ouvre un de nos journaux, que je coure des yeux à travers ses colonnes, je ne le replie jamais sans éprouver une impression pénible, un désappointement. Qu'y a-t-il, me dis-je, dans tous ces articles qui puisse nous intéresser, nous autres femmes, qui soit écrit à notre point de vue, qui s'adresse à nous spécialement ?

A part le feuilleton, plus ou moins fade, reproduit des littératures étrangères, quel aliment intellectuel pouvons-nous y trouver ? A voir la manière d'écrire des rédacteurs, on dirait qu'ils ne songent jamais que nous sommes la moitié de la population, et qu'avec nos enfants, nous en formons plus que les trois-quarts.

Je suis de celles qui croient que les hommes doivent compter avec nous. Ils prétendent avoir de la déférence pour les femmes, j'en cherche en vain dans les journaux.

Tout y est écrit par des hommes, pour des hommes, au point de vue des hommes. L'ennuyeuse politique, l'éternelle politique tient toujours le haut du pavé ; et encore si c'était pour traiter sérieusement les questions. Mais, non : elles ne servent la plupart du temps que de prétexte ou de thème pour envelopper les adversaires dans un réseau d'injures.

Parfois je souhaiterais d'être Chinoise. Savez-vous pourquoi ? C'est que le peuple chinois est le peuple du monde qui raisonne le mieux sur la politique, parce qu'il n'en raisonne pas du tout ; il n'en dit mot, et il a raison. Si vous voulez savoir son motif, faites comme moi : cherchez-le.

Les journaux me font l'effet d'une salle publique, je me trompe, d'une tabagie où l'on discute, s'anime, se fâche, et trop souvent où l'on se menace et s'injurie. Le moyen, pour une dame, de circuler à travers ces groupes où l'on trépigne, se bouscule, où l'on se voit à peine à travers la fumée, la poussière. A chaque mouvement, vous pouvez craindre que votre voisin vous heurte ou pour le moins gâte la fraîcheur de votre toilette.

Je fais une exception en faveur de *L'Opinion Publique*, non pas toutefois sans faire quelque réserve. Je voudrais pouvoir dire : c'est une jolie femme. Malheureusement, ce n'est qu'un homme... endimanché, si vous le voulez, bien coiffé, bien ganté, bien ciré, avec pantalon frais, habit et cravate irréprochables, parlant le langage de la bonne compagnie, mais un peu raide, parfois gauche dans ses manières.

Un œil exercé découvre qu'il n'a pas assez fréquenté les salons, la société des femmes. Ce causeur habile, intéressant, quelquefois même savant, est d'ordinaire trop grave, trop sentencieux. On voudrait voir chez lui la gaîté française, la saillie gauloise : on regrette d'entrevoir plutôt la morgue britannique.

Il a toutes les qualités, si cela vous fait plaisir, hormis l'esprit. Cet esprit, il le trouverait dans la compagnie des dames. Car, messieurs, tenez-vous-le pour dit : le meilleur esprit des hommes est celui de leur femme.

N'oubliez pas qu'avant d'être inspiratrice, la muse est une femme.

Au reste, le défaut que je reproche à *L'Opinion Publique* est celui de tous ses confrères de la presse quotidienne, hebdomadaire, mensuelle.

Connaissez-vous quelque chose de plus lourd que la *Revue Canadienne* ?

L'Opinion Publique donnait, l'autre jour, une gravure du pont projeté qui doit faire concurrence avec le pont Victoria. Le jour où l'on voudra l'éprouver, qu'on fasse avancer un train de chemin de fer, qu'on le charge d'un numéro de la *Revue Canadienne* ; si le pont résiste, j'en réponds pour cent ans. Soit dit sans malice pour cette bonne *Revue*.

On reproche aux femmes canadiennes, en général, de ne pas savoir tenir un salon, de ne sortir guère du cercle des commérages et du chiffon, en un mot, d'avoir du caquetage et peu de conversation.

Mais où en prendraient-elles ?

Au sortir du pensionnat, une jeune fille qui a aimé la lecture sait à peu près par cœur la bibliothèque de Tours. Innocentes lectures ; plus innocents auteurs, mais pas du tout malins, vous le savez : livres pieux, moraux, soit ; mais amusants... ?

La seule lecture qu'elle ait habituellement sous la main est celle du journal qui imprime tout ce qu'elle ne doit pas lire : politique, chemins de fer, agriculture, chiffres, commerce, statistiques, banques ; que sais-je, moi ? Tout ce qu'il y a de plus positif, de plus réel, de plus aplatisant.

L'imagination d'une femme a des ailes. Il lui faut de l'air, de l'espace, de la lumière. Elle veut chanter, voltiger parmi les rayons et les fleurs : on l'enferme dans une cage.

Les niais passent, regardent et disent : Tiens, c'est singulier. Voilà un oiseau qui ne vole pas !

L'homme pense par la tête, la femme par le cœur. L'homme raisonne, la femme se dévoue. Il lui faut l'idéal, le rêve, le sentiment, c'est dans sa nature ; elle en a besoin comme la fleur de rosée et de soleil. Privée de cette atmosphère, elle s'étiole, languit et meurt.

Dans votre air chargé de la fumée des locomotives, des manufactures, des *steamboats*, nous étouffons. Laissez-nous respirer, laissez-nous chauffer nos esprits et nos cœurs à la flamme de l'intelligence, nous épanouir aux rayons de la pensée, de la pensée qui nous convient, de la pensée féminine, aimante, poétique.

Alors vous verrez s'ouvrir le calice de nos âmes. Eblouissantes et pures, souriantes et à demi penchées sur notre tige, une gouttelette de rosée pour diadème, nous aurons un éclat, des parfums qui vous raviront, qui vous enivreront.

Au nom des femmes, je réclame un petit espace dans *L'Opinion Publique*. Son nouveau rédacteur, M. Desbarats, est, me dit-on, l'homme le plus poli de Montréal. A qui puis-je mieux m'adresser ?

Mon rêve serait d'ouvrir chez lui un salon pour les dames, un salon élégant, animé, coquet, spirituel. Ce boudoir serait meublé, arrangé, décoré par nos mains, exclusivement réservé à nos réunions. J'y voudrais des balcons aux fenêtres donnant sur le jardin où fleuriraient les lilas, où gazouilleraient les oiseaux.

Il y aurait des fresques au plafond, sur les murs de belles peintures copiées d'après les grands maîtres ; des statuettes, des vases d'albâtre, de fines porcelaines de Saxe sur le marbre des cheminées, des livres un peu partout. Tout cela serait éclairé par une lumière discrète, filtrant à travers des rideaux du meilleur goût.

Dans cet intérieur calme, retiré, où ne monte aucun bruit de la rue, ouvert à toutes les femmes d'esprit, les hommes seraient exclus ; tout au plus admis en passant sur le balcon, d'où ils pourraient suivre, en fumant de fins cigares, quelques bribes de la conversation.

On y parlerait de tout entre deux points d'aiguille ou de broderie : des nouvelles du jour et de chiffon, de livres et de modes, même du prochain, ce cher prochain que nous aimons tant ! Nous nous

garderions bien de l'égratigner, car nous ne sommes point dévotes.

Le mot y serait léger comme une sylphide, gai comme l'alouette, rêveur comme une naïade.

C'est là mon rêve. Il est plus facile à dire qu'à réaliser.

Pourtant, je voudrais en faire l'essai. Je suis certaine de ne pas réussir, qu'importe ! J'aurai du moins le mérite de l'avoir tenté, c'est déjà quelque chose. Et qui sait si ma tentative n'ira pas réveiller quelque part le talent qui sommeille, la verve qui s'ignore et qu'attend le succès que je n'aurai pas !

Une pensée m'encourage ; la voici : quoi que j'écrive, ennuyeux ou amusant, je suis sûre que ce sera du nouveau. Songez-y, une femme tenir la plume en ce pays ! c'est presque un phénomène.

Si on n'admire pas ma chronique, on admirera du moins mon courage. Hélas ! s'il ne me fallait que du courage ; mais il faut du talent et de l'expérience.

Du talent, je n'en ai guère, et nulle expérience. Je n'ai que ma bonne volonté et le désir de revendiquer les droits de mon sexe.

Que faire alors ? Me taire ! Mais ce serait la première fois qu'une femme resterait court.

Je commence donc à tout hasard. Je n'ai pas le moindre petit brin de nouvelles à la main, pas une idée dans la tête, pas une impression au cœur.

Racontez-nous quelques-uns de vos souvenirs, me dira-t-on. Mes souvenirs ? Je les ai tous oubliés ; j'ai la mémoire du monde la plus fugitive. J'oublie tout, même une ingratitude : sans mon miroir, j'oublierais ma figure.

Ma mémoire est aussi rétive que la plume de ce pauvre X., auteur de... qui écrit du français comme de l'anglais et de l'anglais comme du français : style hermaprodite dont le ciel me préserve !

Que n'ai-je connu plus tôt le moyen inventé par cet Anglais qui, au sortir d'un concert, en fredonnant l'air qui l'avait le plus charmé, faisait un noeud à son mouchoir. A son voisin qui lui en demandait la raison :

— Haô ! dit-il, *it is for...* me rappeler cette belle petite air.

Faute de cette ingénieuse ressource, j'ai eu recours à un moyen plus vulgaire et plus connu. J'ai écrit quelquefois mes impressions et mes souvenirs. J'ouvre mon album et j'en détache la première page.

MA PREMIÈRE ILLUSION PERDUE

J'avais alors seize ans : je m'en suis bien corrigée.

Passionnée pour la lecture, j'adorais Lamartine ; je lisais et relisais avec un charme toujours nouveau ses admirables poésies. Je dormais avec ce volume sous mon oreiller.

Qui ne connaît cette touchante gravure placée en tête du *Lac*, ce chef-d'œuvre des *Méditations* ?

Le poète est représenté assis sur un rocher au bord des eaux, le regard perdu dans l'espace, abîmé dans un océan de mélancolie. Que de fois je me suis prise à regarder ce tableau, rêveuse comme une odalisque, avec des larmes dans les yeux !

Le 16 juin 18... je partis pour un voyage à New-York, en compagnie de mon père et de ma sœur aînée. Inutile de dire si j'emportai avec moi, parmi mes plus fraîches toilettes, mon auteur favori.

Après avoir traversé le lac Champlain, admiré les bords enchanteurs de l'Hudson, nous visitâmes la grande cité américaine, ses villas, ses parcs, son superbe cimetière de Greenwood.

Nous revînmes à Montréal par les chutes de Niagara ; nous y séjournâmes trois jours, trois jours d'enchantement, d'enthousiasme et d'ivresse.

Je ne pouvais me rassasier de contempler cette merveille de la création, cette immense nappe d'eau encadrée dans un paysage ravissant, alors dans toute sa fraîcheur, avec sa robe de printemps.

Un soir, nous étions allés faire une promenade dans l'île à la Chèvre pour admirer des effets de lune sur l'écume de la chute. La nuit était d'une sérénité par-

faite, la température tiède et moite, rafraîchie par le vent de la cataracte et les vapeurs d'eau qui montaient de l'abîme. La lune, alors dans son plein, brillait de tout son éclat au fond d'un ciel d'azur et jetait des reflets d'argent sur les nuages ondoyant au-dessus du Niagara, sur la crête des vagues et sur les forêts des deux rives.

L'île à la Chèvre, plantée d'arbres couronnés de feuilles fraîches et embaumées, cultivée comme un parterre, ressemblait à un coin solitaire du jardin de l'Éden.

Jamais je n'avais éprouvé d'émotions plus saisissantes, à la fois douces et terribles. Le mugissement formidable de la chute, assourdissant et monotone, faisait trembler le sol qui semblait vouloir s'écrouler sous nos pieds ; tandis qu'au-dessus de nos têtes la nature était souriante : pas un souffle, pas le moindre zéphyr n'agitait le feuillage à travers lequel glissaient les calmes rayons de la lune.

Incapables d'exprimer les sentiments qui nous enivraient, nous cheminions en silence le long du chemin qui circule autour de l'île, lorsque soudain, au tournant d'une allée, nous aperçûmes à quelques pas devant nous un jeune homme assis sur un rocher au bord des eaux.

Immobile, la tête penchée dans la main, il semblait plongé dans une profonde rêverie. D'une taille élégante, élancée, sa mise était parfaite. Le dos tourné à nous, il n'avait aucun soupçon de notre approche.

En apercevant cette vision en un pareil lieu, à cette heure poétique, je songai involontairement à la gravure de Lamartine et à cette belle strophe placée au bas :

Aimons donc, aimons donc : de l'heure fugitive
Hâtons-nous, jouissons.
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive,
Il coule, et nous passons.

Pauvre jeune homme ! pensai-je, un chagrin d'amour sans doute. Qui sait ? le désespoir peut-être !... Une idée terrible traverse mon esprit... Ici, seul, à une pareille heure... Serait-il tenté de se précipiter dans l'abîme ?...

J'avais peine à contenir mon émotion, lorsque tout-à-coup le frôlement de ma robe contre un buisson le fit tressaillir. Il se retourna brusquement vers nous.

C'était un nègre !!! Je le vois encore !!!

Mon père, qui s'était aperçu de mon agitation, devina tout et partit d'un grand éclat de rire.

AMÉLIE DESCHAMPS.

1er mai 1876.

NÉCROLOGIES

La paroisse de Saint-Georges, comté de Beauce, vient de voir disparaître deux de ses paroissiens les plus remarquables. Le 25 du courant, la mort enlevait à l'affection de ses parents et de ses nombreux amis, M. le major Joseph Gilbert, à l'âge patriarcal de 85 ans. Le major était un des vétérans de la guerre de 1812, et avait reçu, l'année dernière, la récompense accordée à ces braves. Il laisse pour pleurer sur sa tombe, 8 enfants, 89 petits-enfants et 65 arrière-petits-enfants.

Le même jour, le jour de l'Ascension, en se rendant à la grande messe et en traversant la rivière Chaudière, vis-à-vis l'église, Augustin Pâquet, écrivain, marchand, tombait mort, d'une maladie de cœur, à l'âge peu avancé de 50 ans. Homme remarquable autant par la régularité de sa conduite que par ses connaissances variées, il avait su s'attirer l'estime et l'affection de tous ; aussi, à la nouvelle de ce tragique événement, ce fut comme un deuil public dans la paroisse.

M. Pâquet occupait plusieurs charges, tant judiciaires que municipales, entr'autres celles de juge de paix, commissaire de la Cour Supérieure, greffier des commissaires des petites causes, secrétaire-trésorier du conseil municipal, etc., etc.

Dans ces différentes positions, il sut, par son urbanité et malgré la délicatesse de ses fonctions, se concilier la considération de ses co-paroissiens.

La paroisse a voulu lui rendre un dernier et éclatant témoignage de sympathie, en assistant en foule à ses funérailles, qui ont eu lieu le 27 du courant, à dix heures A. M. Son corps a été inhumé dans l'église de Saint-Georges.

Les porteurs des coins du poêle étaient : F. X. Dulac, écrivain, M. P. P., pour la Beauce ; A. G. Bussières, écrivain, percepteur de douanes ; Ant. Morin, écrivain, juge de paix, et Michel Cahill, écrivain, marchand et C. C. S.

M. Pâquet laisse dans les pleurs une épouse, plusieurs enfants et un grand nombre d'amis qui n'oublieront jamais l'aménité de son caractère et ses vertus civiques, qui le rendaient si cher à tous.

(Continué.)
Saint-Georges, 27 mai 1876.



Il l'attaqua à coups de harpon (p. 268, col. I.)

VINGT MILLE LIEUES SOUS LES MERS

PAR JULES VERNE

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE XVIII

LES POULPES

Pendant quelques jours, le *Nautilus* s'écarta constamment de la côte américaine. Il ne voulait pas, évidemment, fréquenter les flots du golfe du Mexique ou de la mer des Antilles. Cependant, l'eau n'eût pas manqué sous sa quille, puisque la profondeur moyenne de ces mers est de dix-huit cents mètres : mais probablement ces parages, semés d'îles et sillonnés de steamers, ne convenaient pas au capitaine Nemo.

Le 16 avril, nous eûmes connaissance de la Martinique et de la Guadeloupe, à une distance de trente milles environ. J'aperçus un instant leurs pitons élevés.

Le Canadien, qui comptait mettre ses projets à exécution dans le golfe, soit en gagnant une terre, soit en accostant un des nombreux bateaux qui font le cabotage d'une île à l'autre, fut très-décontenancé. La fuite eût été très-praticable si Ned Land fut parvenu à s'emparer du canot à l'insu du capitaine. Mais en plein Océan, il ne fallait plus y songer.

Le Canadien, Conseil et moi, nous eûmes une assez longue conversa-



Un de ces longs bras glissa par l'ouverture (p. 268, col. III.)

tion à ce sujet. Depuis six mois nous étions prisonniers à bord du *Nautilus*. Nous avions fait dix-sept mille lieues, et, comme le disait Ned Land, il n'y avait pas de raison pour que cela finit. Il me fit donc une proposition à laquelle je ne m'attendais pas. Ce fut de poser catégoriquement cette question au capitaine Nemo : Le capitaine comptait-il nous garder indéfiniment à son bord ?

Une semblable démarche me répugnait. Suivant moi, elle ne pouvait aboutir. Il ne fallait rien espérer du commandant du *Nautilus*, mais tout de nous seuls. D'ailleurs, depuis quelque temps, cet homme devenait plus sombre, plus retiré, moins sociable. Il paraissait m'éviter. Je ne le rencontrais qu'à de rares intervalles. Autrefois, il se plaisait à m'expliquer les merveilles sous-marines ; maintenant, il m'abandonnait à mes études et ne venait plus au salon.

Quel changement s'était opéré en lui ? Pour quelle cause ? Je n'avais rien à me reprocher. Peut-être notre présence à bord lui pesait-elle ? Cependant, je ne devais pas espérer qu'il fût homme à nous rendre la liberté.

Je priai donc Ned de me laisser réfléchir avant d'agir. Si cette démarche n'obtenait aucun résultat, elle pouvait raviver ses soupçons, rendre notre situation pénible et nuire aux projets du Canadien. J'ajoutai que je ne pouvais en aucune façon arguer de notre santé. Si l'on excepte la rude épreuve de la banquise du pôle sud, nous ne nous étions jamais mieux portés, ni Ned, ni Conseil, ni moi. Cette nourriture saine, cette atmosphère salubre, cette régularité d'existence, cette uniformité de température ne donnaient pas prise aux maladies, et pour un homme auquel les souvenirs de la terre ne laissaient aucun regret, pour un capitaine Nemo, qui est chez lui, qui va où il veut, qui, par des voies mystérieuses pour les autres, non pour lui-même, marche à son but, je comprenais une telle existence. Mais nous, nous n'avions pas rompu avec l'humanité. Pour mon compte, je ne voulais pas ensevelir avec moi mes études si curieuses et si nouvelles. J'avais maintenant le droit d'écrire le vrai livre de la mer, et ce livre, je voulais que, plus tôt que plus tard, il pût voir le jour.

Là encore, dans ces eaux des Antilles, à dix mètres au-dessous de la surface des flots, par les panneaux ouverts, que de produits intéressants j'eus à signaler sur mes notes quotidiennes ! C'étaient, entre autres zoophytes, des galères connues sous le nom de physalies-pélagiques, sortes de grosses vessies oblongues, à reflets nacrés, tendant leur membrane au vent et laissant flotter leurs tentacules bleus comme des fils de soie : charmantes méduses à l'œil, véritables orties au toucher qui distillent un liquide corrosif. C'étaient, parmi les articulés, des annélides, longs d'un mètre et demi, armés d'une trompe rose et pourvus de dix-sept cents organes locomoteurs, qui serpentaient sous les eaux et jetaient en passant toutes les lueurs du spectre solaire. C'étaient, dans l'embranchement des poissons, des raies-molhuars, énormes cartilagineux longs de dix pieds et pesant six cents livres, la nageoire pectorale triangulaire, le milieu du dos un peu bombé, les yeux fixés aux extrémités de la face antérieure de la tête, et qui, flottant comme une épave de navire, s'appliquaient parfois comme un opaque volet sur notre vitre. C'étaient des balistes-américaines, pour lesquels la nature n'a broyé que du blanc et du noir ; des gobies plumiers, allongés et charnus, aux nageoires jaunes, à la mâchoire proéminente ; des scombres de seize décimètres, à dents courtes et aiguës, couverts de petites écailles, appartenant à l'espèce des albicores. Puis, par nuées, apparaissaient des surmulets, corsetés de raies d'or de la tête à la queue, agitant leurs resplendissantes nageoires ; véritables chefs-d'œuvre de bijouterie consacrés autrefois à Diane, particulièrement recherchés des riches Romains, et dont le proverbe disait : " Ne les mange pas qui les prend ! " Enfin, des pomacanthés-dorés, ornés de bandelettes émeraude, habillés de velours et de soie, passaient devant nos yeux comme des seigneurs de Véronèse ; des spares-éperonnés se dérobaient sous leur rapide nageoire thoracique ; des clupanodons de quinze pouces s'enveloppaient de leurs lueurs phosphorescentes ; des muges battaient la mer de leur grosse queue charnue ; des corégones rouges semblaient faucher les flots avec leur pectorale tranchante, et des sélènes argentées, dignes de leur nom, se levaient sur l'horizon des eaux comme autant de lunes aux reflets blanchâtres.

Que d'autres échantillons merveilleux et nouveaux j'eusse encore observés, si le *Nautilus* ne se fût peu à peu abaissé vers les couches profondes ! Ses plans inclinés l'entraînèrent jusqu'à des fonds de deux mille et trois mille cinq cents mètres. Alors la vie animale n'était plus représentée que par des encrines, des étoiles de mer, de charmantes pentacrines tête de méduse, dont la tige droite supportait un petit calice, des troques, des quenottes sanglantes et des fissurelles, mollusque littoraux de grande espèce.

Le 20 avril, nous étions remontés à une hauteur moyenne de quinze cents mètres. La terre la plus rapprochée était alors cet archipel des îles Lucayes, disséminées comme un tas de pavés à la surface des eaux. Là s'élevaient de hautes falaises sous-marines, murailles droites faites de blocs frustes disposés par larges assises, entre lesquels se creusaient des trous noirs que nos rayons électriques n'éclairaient pas jusqu'au fond.

Ces rochers étaient tapissés de grandes herbes, de laminaires géants, de fucus gigan-



C'était un calmar de dimensions colossales (p. 268, col. II.)

tesques, un véritable espalier d'hydrophytes digne d'un monde de Titans.

De ces plantes colossales dont nous parlions, Conseil, Ned et moi, nous fûmes naturellement amenés à citer les animaux gigantesques de la mer. Les unes sont évidemment destinées à la nourriture des autres. Cependant, par les vitres du *Nautilus* presque immobile, je n'apercevais encore sur ces longs filaments que les principaux articulés de la division des brachioures, des lambres à longues pattes, des crabes violacés, des clios particuliers aux mers des Antilles.

Il était environ onze heures, quand Ned Land attira mon attention sur un formidable fourmillement qui se produisait à travers les grandes algues.

" Eh bien, dis-je, ce sont là de véritables cavernes à poulpes, et je ne serais pas étonné d'y voir quelques-uns de ces monstres.

— Quoi ! fit Conseil, des calmars, de simples calmars, de la classe des céphalopodes ?

— Non, dis-je, des poulpes de grande dimension. Mais l'ami Land s'est trompé, sans doute, car je n'aperçois rien.

— Je le regrette, répliqua Conseil. Je voudrais contempler face à face l'un de ces poulpes dont j'ai tant entendu parler et qui peuvent entraîner des navires dans le fond des abîmes. Ces bêtes-là, ça se nomme des krak...

— Craque suffit, répondit ironiquement le Canadien.

— Krakens, riposta Conseil, achevant son mot sans se soucier de la plaisanterie de son compagnon.

— Jamais on ne me fera croire, dit Ned Land, que de tels animaux existent.



Le poulpe brandissait la victime comme une plume (p. 268, col. III.)

—Pourquoi pas ? répondit Conseil. Nous avons bien cru au narwal de monsieur.

—Nous avons eu tort, Conseil.

—Sans doute ! mais d'autres y croient sans doute encore.

—C'est probable, Conseil, mais pour mon compte, je suis bien décidé à n'admettre l'existence de ces monstres que lorsque je les aurai disséqués de ma propre main.

—Ainsi, me demanda Conseil, monsieur ne croit pas aux poulpes gigantesques ?

—Eh ! qui diable y a jamais cru ? s'écria le Canadien.

—Beaucoup de gens, ami Ned.

—Pas des pêcheurs. Des savants, peut-être !

—Pardon, Ned. Des pêcheurs et des savants !

—Mais moi qui vous parle, dit Conseil de l'air le plus sérieux du monde, je me rappelle parfaitement avoir vu une grande embarcation entraînée sous les flots par les bras d'un céphalopode.

—Vous avez vu cela ? demanda le Canadien.

—Oui, Ned.

—De vos propres yeux ?

—De mes propres yeux.

—Où, s'il vous plaît ?

—A Saint-Malo, répartit imperturbablement Conseil.

—Dans le port ? dit Ned Land ironiquement.

—Non, dans une église, répondit Conseil.

—Dans une église ! s'écria le Canadien.

—Oui, ami Ned. C'était un tableau qui représentait le poulpe en question !

—Bon ! fit Ned Land, éclatant de rire. Monsieur Conseil qui me fait poser !

—Au fait, il a raison, dis-je. J'ai entendu parler de ce tableau ; mais le sujet qu'il représente est tiré d'une légende, et vous savez ce qu'il faut penser des légendes en matière d'histoire naturelle ! D'ailleurs, quand il s'agit de monstres, l'imagination ne demande qu'à s'égarer. Non-seulement on a prétendu que ces poulpes pouvaient entraîner des navires, mais un certain Olaus Magnus parle d'un céphalopode, long d'un mille, qui ressemblait plutôt à une île qu'à un animal. On raconte aussi que l'évêque de Nidros dressa un jour un autel sur un rocher immense. Sa messe finie, le rocher se mit en marche et retourna à la mer. Le rocher était un poulpe.

—Et c'est tout ? demanda le Canadien.

—Non, répondis-je. Un autre évêque, Pontoppidan de Berghem, parle également d'un poulpe sur lequel pouvait manœuvrer un régiment de cavalerie !

—Ils allaient bien, les évêques d'autrefois ! dit Ned Land.

—Enfin, les naturalistes de l'antiquité citent des monstres dont la gueule ressemblait à un golfe, et qui étaient trop gros pour passer par le détroit de Gibraltar.

—A la bonne heure ! fit le Canadien.

—Mais, dans tous ces récits, qu'y a-t-il de vrai ? demanda Conseil.

—Rien, mes amis, rien du moins de ce qui passe la limite de la vraisemblance pour monter jusqu'à la fable ou à la légende. Toutefois, à l'imagination des conteurs, il faut sinon une cause, du moins un prétexte. On ne peut nier qu'il existe des poulpes et des calmars de très-grande espèce, mais inférieurs cependant aux cétaqués. Aristote a constaté les dimensions d'un calmar de crin coudées, soit trois mètres dix. Nos pêcheurs en voient fréquemment dont la longueur dépasse un mètre quatre-vingts. Les musées de Trieste et de Montpellier conservent des squelettes de poulpes qui mesurent deux mètres. D'ailleurs, suivant le calcul des naturalistes, un de ces animaux, long de six pieds seulement, aurait des tentacules longs de vingt-sept. Ce qui suffit pour en faire un monstre formidable.

—En pêche-t-on de nos jours ? demanda le Canadien.

—S'ils n'en pêchent pas, les marins en voient du moins. Un de mes amis, le capitaine Paul Bos, du Havre, m'a souvent affirmé qu'il avait rencontré un de ces monstres de taille colossale dans les mers de l'Inde. Mais le fait le plus étonnant et qui ne permet plus de nier l'existence de ces animaux gigantesques, s'est passé il y a quelques années, en 1861.

—Quel est ce fait ? demanda Ned Land.

—Le voici. En 1861, dans le nord-est de l'Amérique, à peu près par la latitude où nous sommes en ce moment, l'équipage de l'avisio l'*Alecton* aperçut un monstrueux calmar qui nageait dans ses eaux. Le commandant Bouguer s'approcha de l'animal, et il l'attaqua à coups de harpon et à coups de fusil, sans grand succès, car balles et harpons traversaient ses chairs molles comme une gelée sans consistance. Après plusieurs tentatives infructueuses, l'équipage parvint à passer un nœud coulant autour du corps du mollusque. Ce nœud glissa jusqu'aux nageoires caudales et s'y arrêta. On essaya alors de haler le monstre à bord, mais son poids était si considérable qu'il se sépara de sa queue sous la traction de la corde, et, privé de cet ornement, il disparut sous les eaux.

—Enfin, voilà un fait, dit Ned Land.

—Un fait indiscutable, mon brave Ned. Aussi a-t-on proposé de nommer ce poulpe, "calmar de Bouguer."

—Et quelle était sa longueur ? demanda le Canadien.

—Ne mesurait-il pas six mètres environ ? dit Conseil, qui, posté à la vitre, examinait de nouveau les anfractuosités de la falaise.

—Précisément, répondis-je.

—Sa tête, reprit Conseil, n'était-elle pas couronnée de huit tentacules, qui s'agitaient sur l'eau comme une nichée de serpents ?

—Précisément.

—Ses yeux, placés à fleur de tête, n'avaient-ils pas un développement considérable ?

—Oui, Conseil.

—Et sa bouche, n'était-ce pas un véritable bec de perroquet, mais un bec formidable ?

—En effet, Conseil.

—Eh bien ! n'en déplaise à monsieur, répondit tranquillement Conseil, si ce n'est pas le calmar de Bouguer, voici, du moins, un de ses frères."

Je regardai Conseil. Ned Land se précipita vers la vitre.

"L'épouvantable bête !" s'écria-t-il.

Je regardai à mon tour, et je ne pus réprimer un mouvement de répulsion. Devant mes yeux s'agitait un monstre horrible, digne de figurer dans les légendes tétralogiques.

C'était un calmar de dimensions colossales, ayant huit mètres de longueur. Il marchait à reculons avec une extrême vélocité dans la direction du *Nautilus*. Il regardait de ses énormes yeux fixes à teintes glauques. Ses huit bras, ou plutôt ses huit pieds, implantés sur sa tête, qui ont valu à ces animaux le nom de céphalopodes, avaient un développement double de son corps et se tordaient comme la chevelure des furies. On voyait distinctement les deux cent cinquante ventouses disposées sur la face interne des tentacules sous forme de capsules semi-sphériques. Parfois ces ventouses s'appliquaient sur la vitre du salon en y faisant le vide. La bouche de ce monstre—un bec de corne fait comme le bec d'un perroquet—s'ouvrait et se refermait verticalement. Sa langue, substance cornée, armée elle-même de plusieurs rangées de dents aiguës, sortait en frémissant de cette véritable cisaille. Quelle fantaisie de la nature ! Un bec d'oiseau à un mollusque ! Son corps, fusiforme et renflé dans sa partie moyenne, formait une masse charnue qui devait peser vingt à vingt-cinq mille kilogrammes. Sa couleur inconstante, changeant avec une extrême rapidité suivant l'irritation de l'animal, passait successivement du gris livide au brun rougeâtre.

De quoi s'arrêtaient ce mollusque ? Sans doute de la présence de ce *Nautilus*, plus formidable que lui, et sur lequel ses bras suceurs ou ses mandibules n'avaient aucune prise. Et cependant, quels monstres que ces poulpes, quelle vitalité le créateur leur a départie, quelle vigueur dans leurs mouvements, puisqu'ils possèdent trois cœurs !

Le hasard nous avait mis en présence de ce calmar, et je ne voulus pas laisser perdre l'occasion d'étudier soigneusement cet échantillon des céphalopodes. Je surmontai l'horreur que m'inspirait son aspect, et, prenant un crayon, je commençai à le dessiner.

"C'est peut-être le même que celui de l'*Alecton*," dit Conseil.

—Non, répondit le Canadien, puisque celui-ci est entier et que l'autre a perdu sa queue !

—Ce ne serait pas une raison, répondis-je. Les bras et la queue de ces animaux se reforment par réintégration, et, depuis sept ans, la queue du calmar de Bouguer a sans doute eu le temps de repousser.

—D'ailleurs, riposta Ned, si ce n'est pas celui-ci, c'est peut-être un de ceux-là !"

En effet, d'autres poulpes apparaissaient à la vitre de tribord. J'en comptai sept. Ils faisaient cortège au *Nautilus*, et j'entendais les grincements de leur bec sur la coque de tôle. Nous étions servis à souhait.

Je continuai mon travail. Ces monstres se maintenaient dans nos eaux avec une telle précision qu'ils semblaient immobiles, et j'aurais pu les décaler en raccourci sur la vitre. D'ailleurs, nous marchions sous une allure modérée.

Tout à coup, le *Nautilus* s'arrêta. Un choc le fit tressaillir dans toute sa membrure.

"Est-ce que nous avons touché ? demandai-je.

—En tout cas, répondit le Canadien, nous serions déjà dégagés, car nous flottons."

Le *Nautilus* flottait sans doute, mais il ne marchait plus. Les branches de son hélice ne battaient pas les flots. Une minute se passa. Le capitaine Nemo, suivi de son second, entra dans le salon.

Je ne l'avais pas vu depuis quelque temps. Il me parut sombre. Sans nous parler, sans nous voir peut-être, il alla au panneau, regarda les poulpes, et dit quelques mots à son second.

Celui-ci sortit. Bientôt les panneaux se refermèrent. Le plafond s'illumina.

J'allai vers le capitaine.

"Une curieuse collection de poulpes, lui dis-je, du ton dégagé que prendrait un amateur devant le cristal d'un aquarium.

—En effet, monsieur le naturaliste, me répondit-il, et nous allons les combattre corps à corps."

Je regardai le capitaine. Je croyais n'avoir pas bien entendu.

"Corps à corps ! répétai-je.

—Oui, monsieur. L'hélice est arrêtée. Je pense que les mandibules cornées de l'un de ces calmars se sont engagées dans ses branches, ce qui nous empêche de marcher.

—Et qu'allez-vous faire ?

—Remonter à la surface et massacrer toute cette vermine.

—Entrepris difficile.

—En effet. Les balles électriques sont impuissantes contre ces chairs molles où elles ne trouvent pas assez de résistance pour éclater. Mais nous les attaquerons à la hache.

—Et au harpon, monsieur, dit le Canadien, si vous ne refusez pas mon aide.

—Je l'accepte, maître Land.

—Nous vous accompagnerons, dis-je, et, suivant le capitaine Nemo, nous nous dirigerons vers l'escalier central.

Là, une dizaine d'hommes, armés de haches d'abordage, se tenaient prêts à l'attaque. Conseil et moi, nous primes deux haches. Ned Land saisit un harpon.

Le *Nautilus* était alors revenu à la surface des flots. Un des marins, placé sur les derniers échelons, dévissait les boulons du panneau. Mais les écrous étaient à peine dégagés, que le panneau se releva avec une violence extrême, évidemment tiré par la ventouse d'un bras de poulpe.

Aussitôt un de ces longs bras se glissa comme un serpent par l'ouverture, et vingt autres s'agitèrent au-dessus. D'un coup de hache, le capitaine Nemo coupa ce formidable tentacule, qui glissa sur les échelons en se tordant.

Au moment où nous nous pressions les uns sur les autres pour atteindre la plateforme, deux autres bras, clignant l'air, s'abattirent sur le marin placé devant le capitaine Nemo et l'enlevèrent avec une violence irrésistible.

Le capitaine Nemo poussa un cri et s'élança au dehors. Nous nous étions précipités à sa suite.

Quelle scène ! Le malheureux, saisi par le tentacule et collé à ses ventouses, était balancé dans l'air au caprice de cette énorme trompe. Il râlait, il étouffait, il criait : A moi ! à moi ! Ces mots, prononcés en français, me causèrent une profonde stupeur ! J'avais donc un compatriote à bord, plusieurs peut-être ! Cet appel déchirant, je l'entendrais toute ma vie !

L'infortuné était perdu. Qui pouvait l'arracher à cette puissante étreinte ? Cependant, le capitaine Nemo s'était précipité sur le poulpe, et, d'un coup de hache, il lui avait encore abattu un bras. Son second lutait avec rage contre d'autres monstres qui rampaient sur les flancs du *Nautilus*. L'équipage se battait à coup de hache. Le Canadien, Conseil et moi, nous enfionçions nos armes dans ces masses charnues. Une violente odeur de musc pénétrait l'atmosphère. C'était horrible.

Un instant, je crus que le malheureux, enlacé par le poulpe, serait arraché à sa puissante succion. Sept bras sur huit avaient été coupés. Un seul, brandissant la victime comme une plume, se tordait dans l'air. Mais au moment où le capitaine Nemo et son second se précipitaient sur lui, l'animal lança une colonne d'un liquide noirâtre, secrété par une bourse située dans son abdomen. Nous en fumes aveuglés. Quand ce nuage se fut dissipé, le calmar avait disparu, et avec lui mon infortuné compatriote !

Quelle rage nous poussa alors contre ces monstres ! On ne se possédait plus. Dix ou douze poulpes avaient envahi la plateforme et les flancs du *Nautilus*. Nous roulions pêle-mêle au milieu de ces tronçons de serpents qui tressautaient sur la plateforme dans des flots de sang et d'encre noire. Il semblait que ces visqueux tentacules renaissaient comme les têtes de l'hydre. Le harpon de Ned Land, à chaque coup, se plongeait dans les yeux glauques des calmars et les crevait. Mais mon audacieux compagnon fut soudain renversé par les tentacules d'un monstre qu'il n'avait pu éviter.

Ah ! comment mon cœur ne s'est-il pas brisé d'émotion et d'horreur ! Le formidable bec du calmar s'était ouvert sur Ned Land. Ce malheureux allait être coupé en deux. Je me précipitai à son secours. Mais le capitaine Nemo m'avait devancé. Sa hache disparut entre les deux énormes mandibules, et miraculeusement sauvé, le Canadien, se relevant, plongea son harpon tout entier jusqu'au triple cœur du poulpe.

"Je me devais cette revanche !" dit le capitaine Nemo au Canadien.

Ned s'inclina sans lui répondre.

Ce combat avait duré un quart d'heure. Les monstres vaincus, mutilés, frappés à mort, nous laissèrent enfin la place et disparurent sous les flots.

Le capitaine Nemo, rouge de sang, immobile près du fanal, regardait la mer qui avait englouti l'un de ses compagnons, et de grosses larmes coulaient de ses yeux.

CHAPITRE XIX

LE GULF-STREAM

Cette terrible scène du 20 avril, aucun de nous ne pourra jamais l'oublier. Je l'ai écrite sous l'impression d'une émotion violente. Depuis, j'en ai revu le récit. Je l'ai lu à Conseil et au Canadien. Ils l'ont trouvé exact comme fait, mais insuffisant comme effet. Pour peindre de pareils tableaux, il faudrait la plume du plus illustre de nos poètes, l'auteur des *Tra-vailleurs de la Mer*.

J'ai dit que le capitaine Nemo pleurait en regardant les flots. Sa douleur fut immense. C'était le second compagnon qu'il perdait depuis notre arrivée à bord. Et quelle mort ! Cet ami, écrasé, étouffé, brisé par le formidable bras d'un poulpe, broyé sous ses mandibules de fer, ne devait pas reposer avec ses compagnons dans les paisibles eaux du cimetière de corail !

Pour moi, au milieu de cette lutte, c'était ce cri de désespoir poussé par l'infortuné qui m'avait déchiré le cœur. Ce pauvre Français, oubliant son langage de convention, s'était repris à parler la langue de son pays et de sa mère, pour jeter un suprême appel ! Parmi cet équipage du *Nautilus*, associé de corps et d'âme au capitaine Nemo, fuyant comme lui le contact des hommes, j'avais donc un compatriote ! Etait-il seul à représenter la France dans cette mystérieuse association, évidemment composée d'individus de nationalités diverses ? C'était encore un de ces insolubles problèmes qui se dressaient sans cesse devant mon esprit.

Le capitaine Nemo entra dans sa chambre, et je ne le vis plus pendant quelque temps.

Mais qu'il devait être triste, désespéré, irrésolu, si j'en jugeais par ce navire dont il était l'âme et qui recevait toutes ses impressions ! Le *Nautilus* ne gardait plus de direction déterminée. Il allait, venait, flottait comme un cadavre au gré des lames. Son hélice avait été dégagée, et cependant, il s'en servait à peine. Il naviguait au hasard. Il ne pouvait s'arracher du théâtre de sa dernière lutte, de cette mer qui avait dévoré un des siens !

Dix jours se passèrent ainsi. Ce fut le 1er mai seulement que le *Nautilus* reprit franchement sa route au nord, après avoir eu connaissance des Lucayes à l'ouvert du canal de Bahama. Nous suivions alors le courant du plus grand fleuve de la mer, qui a ses rives, ses poissons et sa température propres. J'ai nommé le Gulf-Stream.

C'est un fleuve, en effet, qui coule librement au milieu de l'Atlantique, et dont les eaux ne se mélangent pas aux eaux océaniques. C'est un fleuve salé, plus salé que la mer ambiante. Sa profondeur moyenne est de trois mille pieds, sa largeur moyenne de soixante milles. En de certains endroits, son courant marche avec une vitesse de quatre kilomètres à l'heure. L'invariable volume de ses eaux est plus considérable que celui de tous les fleuves du globe.

La véritable source du Gulf-Stream, reconnue par le commandant Maury, son point de départ, si l'on veut, est situé dans le golfe de Gascogne. Là, ses eaux, encore faibles de température et de couleur, commencent à se former. Il descend au sud, longe l'Afrique équatoriale, chauffe ses flots aux rayons de la zone torride, traverse l'Atlantique, atteint le cap San-Roque sur la côte brésilienne, et se bifurque en deux branches, dont l'une va se saturer encore des chaudes molécules de la mer des Antilles. Alors, le Gulf-Stream, chargé de rétablir l'équilibre entre les températures et de mêler les eaux des tropiques aux eaux boréales, commence son rôle de pondérateur. Chauffé à blanc dans le golfe du Mexique, il s'élève au nord sur les côtes américaines, s'avance jusqu'à Terre-Neuve, dévie sous la poussée du courant froid du détroit de Davis, reprend la route de l'Océan en suivant un des grands cercles du globe la ligne loxodromique, se divise en deux bras vers le quarante-troisième degré, dont l'un, aidé par l'alizé du nord-est, revient au golfe de Gascogne et aux Açores, et dont l'autre, après avoir atténué les rivages de l'Irlande et de la Norvège, va jusqu'au-delà du Spitzberg, où sa température tombe à quatre degrés, former la mer libre du pôle.

C'est sur ce fleuve de l'Océan que le *Nautilus* naviguait alors. A sa sortie du canal de Bahama, sur quatorze lieues de large et sur trois cent cinquante mètres de profondeur, le Gulf-Stream marche à raison de huit kilomètres à l'heure. Cette rapidité décroît régulièrement à mesure qu'il s'avance vers le nord, et il faut souhaiter que cette régularité persiste, car si, comme on a cru le remarquer, sa vitesse et sa direction viennent à se modifier, les climats européens seront soumis à des perturbations dont on ne saurait calculer les conséquences.

Vers midi, j'étais sur la plateforme avec Conseil. Je lui faisais connaître les particularités relatives au Gulf-Stream. Quand mon explication fut terminée, je l'invitai à plonger ses mains dans le courant.

Conseil obéit, et fut très-étonné de n'éprouver aucune sensation de chaud ni de froid.

"Cela vient, lui dis-je, de ce que la température des eaux du Gulf-Stream, en sortant du golfe du Mexique, est peu différente de celle du sang. Ce Gulf-Stream est un vaste calorifère qui permet aux côtes d'Europe de se parer d'une éternelle verdure. Et, s'il faut en croire Maury, la chaleur de ce courant, totalement utilisée, fournirait assez de calorique pour tenir en fusion un fleuve de fer fondu aussi grand que l'Amazone ou le Missouri."

En ce moment, la vitesse du Gulf-Stream était de deux mètres vingt-cinq par seconde. Son courant est tellement distinct de la mer ambiante, que ses eaux comprimées font saillie sur l'Océan et qu'un dénivellement s'opère entre elles et les eaux froides. Sombres d'ailleurs et très-riches en matières salines, elles tranchent par leur pur indigo sur les flots verts qui les environnent. Telle est même la netteté de leur ligne de démarcation, que le *Nautilus*, à la hauteur des Carolines, trancha de son épéron les flots du Gulf-Stream, tandis que son hélice battait encore ceux de l'Océan.

Ce courant entraînait avec lui tout un monde d'êtres vivants. Les argonautes, si communs dans la Méditerranée, y voyageaient par troupes nombreuses. Parmi les cartilagineux, les plus remarquables étaient des raies dont la queue très-déliée formait à peu près le tiers du corps, et qui figuraient de vastes losanges longs de vingt-cinq pieds ; puis, de petits squales d'un mètre, à tête grande, à museau court et arrondi, à dents pointues disposées sur plusieurs rangs, et dont le corps paraissait couvert d'écaillés.

Parmi les poissons osseux, je notai des labregons particuliers à ces mers ; des spares-synagres dont l'iris brillait comme un feu ; des sciènes longues d'un mètre, à large gueule hérissée de petites dents, qui faisaient entendre un léger cri ; des centronotes-nègres dont j'ai déjà parlé ; des coriphènes bleus, relevés d'or et d'argent ; des perroquets, vrais arcs-en-ciel de l'Océan, qui peuvent rivaliser de couleur avec les plus beaux oiseaux des tropiques ; des blémies-bosquiens à tête triangulaire ; des rhombes blentés dépourvus d'écaillés ; des batrachoïdes recouverts d'une bande jaune et transversale qui figure un t grec ; des fourmillements de petits gobies-bos pointillés de taches brunes ; des dip-térodons à tête argentée et à queue jaune ; divers

échantillons de salmons ; des mugilomores, sveltes de taille, brillant d'un éclat doux, que Lacépède a consacrés à l'aimable compagnie de sa vie ; enfin, un beau poisson, le chevalier-américain, qui, décoré de tous les ordres et charmé de tous les rubans, fréquente les rivages de cette grande nation où les rubans et les ordres sont si médiocrement estimés.

J'ajouterai que, pendant la nuit, les eaux phosphorescentes du Gulf-Stream rivalisaient avec l'éclair électrique de notre fanal, surtout par ces temps orageux qui nous menaçaient fréquemment.

Le 8 mai, nous étions encore en travers du cap Hatteras, à la hauteur de la Caroline du Nord. La largeur du Gulf-Stream est là de soixante-quinze milles, et sa profondeur de deux cent dix mètres. Le *Nautilus* continuait d'errer à l'aventure. Toute surveillance semblait bannie du bord. Je conviendrai que, dans ces conditions, une évasion pouvait réussir. En effet, les rivages habités offraient partout de faciles refuges. La mer était incessamment sillonnée de nombreux steamers qui font le service entre New-York ou Boston et le golfe du Mexique, et nuit et jour parcourue par ces petites goélettes chargées du cabotage sur les divers points de la côte américaine. On pouvait espérer d'être recueilli. C'était donc une occasion favorable, malgré les trente milles qui séparaient le *Nautilus* des côtes de l'Union.

Mais une circonstance fâcheuse contrariait absolument les projets du Canadien. Le temps était fort mauvais. Nous approchions de ces parages où les tempêtes sont fréquentes, de cette patrie des trombes et des cyclones, précisément engendrés par le courant du Gulf-Stream. Affronter une mer souvent démontée sur un frêle canot, c'était courir à une perte certaine. Ned Land en convenait lui-même. Aussi rongea-t-il son frein, pris d'une furieuse nostalgie que la fuite seule eût pu guérir.

— Monsieur, me dit-il ce jour-là, il faut que cela finisse. Je veux en avoir le cœur net. Notre Nemo s'écarte des terres et remonte vers le nord. Mais je vous le déclare, j'ai assez du pôle Sud, et je ne le suivrai pas au pôle Nord.

— Que faire, Ned, puisqu'une évasion est impraticable en ce moment ?

— J'en reviens à mon idée. Il faut parler au capitaine. Vous n'avez rien dit, quand nous étions dans les mers de votre pays. Je veux parler, maintenant que nous sommes dans les mers du mien. Quand je songe qu'avant quelques jours, le *Nautilus* va se trouver à la hauteur de la Nouvelle-Ecosse, et que là vers Terre-Neuve, s'ouvre une large baie, que dans cette baie se jette le Saint-Laurent, et que le Saint-Laurent, c'est mon fleuve à moi, le fleuve de Québec, ma ville natale ; quand je songe à cela, la fureur me monte au visage, mes cheveux se hérissent. Tenez, monsieur, je me jetterai plutôt à la mer ! Je ne resterai pas ici ! J'y étouffe !

Le Canadien était évidemment à bout de patience. Sa vigoureuse nature ne pouvait s'accommoder de cet emprisonnement prolongé. Sa physionomie s'altérait de jour en jour. Son caractère devenait de plus en plus sombre. Je sentais ce qu'il devait souffrir, car moi aussi, la nostalgie me prenait. Près de sept mois s'étaient écoulés sans que nous eussions eu aucune nouvelle de la terre. De plus, l'isolement du capitaine Nemo, son humeur modifiée, surtout depuis le combat des poulpes, sa taciturnité, tout me faisait apparaître les choses sous un aspect différent. Je ne sentais plus l'enthousiasme des premiers jours. Il fallait être un Flamand comme Conseil pour accepter cette situation, dans ce milieu réservé aux cétacés et autres habitants de la mer. Véritablement, si ce brave garçon, au lieu de poumons avait eu des branchies, je crois qu'il aurait fait un poisson distingué !

— Eh bien, monsieur ? reprit Ned Land, voyant que je ne répondais pas.

— Eh bien, Ned, vous voulez que je demande au capitaine Nemo quelles sont ses intentions à notre égard ?

— Oui, monsieur.

— Et cela, quoiqu'il les ait déjà fait connaître ?

— Oui. Je désire être fixé une dernière fois. Parlez pour moi seul, en mon seul nom, si vous voulez.

— Mais je le rencontre rarement. Il m'évite même.

— C'est une raison de plus pour l'aller voir.

— Je l'interrogerai, Ned.

— Quand ? demanda le Canadien en insistant.

— Quand je le rencontrerai.

— Monsieur Aronnax, voulez-vous que j'aille le trouver, moi ?

— Non, laissez-moi faire. Demain...

— Aujourd'hui, dit Ned Land.

— Soit. Aujourd'hui, je le verrai," répondis-je au Canadien, qui, en agissant lui-même, eût certainement tout compromis.

Je restai seul. La demande décidée, je résolus d'en finir immédiatement. J'aime mieux chose faite que chose à faire.

Je rentrais dans ma chambre. De là, j'entendis marcher dans celle du capitaine Nemo. Il ne fallait pas échapper cette occasion de le rencontrer. Je frappai à sa porte. Je n'obtins pas de réponse. Je frappai de nouveau, puis je tournai le bouton. La porte s'ouvrit.

(A continuer.)

"QUEBEC PAST AND PRESENT"

par J. M. LeMoine, imprimerie A. Côté et Cie., Québec, 1876, pp. 460.

M. LeMoine, qui s'est fait une spécialité enviable dans la recherche des faits historiques dont Québec a été le théâtre, nous donne aujourd'hui un volume qui devrait être le premier d'une série, au lieu d'en embrasser à la fois le commencement et la fin. C'est un reproche que je dois lui adresser ; car, lorsqu'on a tant de choses à dire, on a la permission de prendre de l'espace. Le volume est rempli, trop plein ; il semble que le contenu va faire éclater le contenant. C'est que les annales de Québec sont riches !

Le lecteur apprendra dans ce livre nombre de traits nouveaux. Depuis Hawkins, qui écrivait il y a quarante ans, personne n'avait repris l'histoire de la vieille capitale. Les Québécois, comme les Montréalais, négligeaient par trop le passé de leurs villes. Voilà au moins un pas qui indique le réveil.

Les époques de Frontenac et des premiers temps du gouvernement anglais sont les plus élaborées. Ces pages méritent une place dans nos bibliothèques.

Les livres canadiens deviennent de jour en jour plus nombreux. Un effort immense s'est produit dans ces dernières années, et tout nous dit que le résultat est proche, — j'entends insinuer que nous sommes à la veille d'avoir un public lecteur. Ce sera du nouveau ! Si le bureau de l'Instruction publique y mettait un tant soit peu de volonté, il accomplirait deux bonnes réformes, savoir : chasser ces affreux petits et gros livres dorés qui nous arrivent par ballots à travers l'Atlantique et qui sont bourrés de niaiseries ; et prêter une main patriotique aux écrivains nationaux, en écoutant leurs ouvrages dans notre population.

Je ne parle pas pour aider M. LeMoine ; il n'en a pas besoin. Les Anglais achètent des livres, non-seulement les Anglais du Canada, mais ceux des Etats-Unis mêmes se procurent régulièrement ce qui paraît chez nous en leur langue. Parkman a déjà écrit à M. LeMoine pour lui dire qu'il aurait de nombreux lecteurs de l'autre côté de la frontière.

Le livre est illustré. On fait bien de se hâter de graver les aspects si divers et toujours si pittoresques de la vieille ville, car elle s'en va rapidement. La pioche du démolisseur, l'équerre de la municipalité vont leur train. Bientôt tout sera régulier, ficelé, attifé, dans ce Québec fait autrefois pour la surprise des yeux. On la dressera à la mode en abattant les remparts, en ouvrant des places — ce qui ne saurait être blâmable, mais en même temps s'en vont les souvenirs, et c'est de ce point de vue que l'historien part pour nous intéresser. Québec, c'était la ville souveraine de la Nouvelle-France, de ce vaste empire que rêva Louis XIV, s'étendant du golfe du Mexique à l'île de Terre-Neuve. Personnages, monuments, fortifications, événements, tout se réunissait jadis pour attirer sur elle les regards de ce continent. L'histoire des seuls sièges de Québec formerait un bon volume. Et ses fêtes ! et ses incendies !...

Au moment où je vous adresse ces lignes, le télégraphe annonce l'une de ces calamités, et cette nouvelle m'arrête court au milieu de la page.

BENJAMIN SULTE.

NOS GRAVURES

Sainte Cécile.—Notre belle gravure principale, cette semaine, représente la sainte patronne des musiciens. Ste. Cécile avait fait vœu de virginité, et chantait les louanges du Seigneur en s'accompagnant sur l'orgue. *Cantantibus organis, illa in corde suo soli Domino cantabat.* Elle priait que Dieu la garde, corps et âme, de toute souillure. Cependant, ses parents païens l'avaient fiancée, contre son gré, à un jeune Romain, qui se nommait Valérien. Mais la vierge refusa de l'épouser, et l'avertit qu'un ange protégeait son innocence. Valérien et son frère Tiburtus se convertirent, et furent baptisés par le pape

Urbain ; les deux furent décapités par le préfet Almachius, parce qu'ils professèrent hautement leur foi. Quant à Cécile, elle fut invitée à sacrifier aux idoles, mais demeura ferme dans son culte du seul Dieu. Sur son refus, le tyran la fit plonger dans l'eau bouillante, mais elle en fut retirée sans en avoir été atteinte. Alors, on donna l'ordre de lui trancher la tête ; mais le bourreau ne put, en trois coups qu'il lui asséna, terminer son supplice. Elle vécut encore trois jours, priant et exhortant les fidèles. Sa mort eut lieu en l'année de J.-C. 220.

Cette sainte a toujours été l'objet de l'admiration des peintres et des poètes. Elle fut célébrée même par des poètes protestants. Elle fut peinte par Raphaël, Domenichino, Carlo Dolce, Mignard, etc. C'est le tableau du célèbre Carlo Dolce que nous reproduisons. G. E. D.

Inauguration du Parc Mont-Royal.

L'inauguration a eu lieu mercredi, le jour de la fête de la Reine, au milieu d'un grand concours de citoyens qui s'étaient rendus, les uns en voiture et beaucoup d'autres à pied, pour être témoins de cette solennité.

Le cortège partit de la rue St. Jacques, devant le bureau de poste, à dix heures de l'avant-midi, et au temps fixé, un bon nombre de carrosses se trouvaient au lieu désigné. La procession se mit en branle sans suivre d'ordre régulier, et subit un léger temps d'arrêt sur la rue Bleury, où les trois régiments de volontaires, escortés de leurs bandes de musique, interceptaient momentanément le passage des véhicules. Elle prit ensuite le chemin Ste. Catherine, nouvellement macadamisé, et parvint par la magnifique avenue au sommet de la montagne, tout en admirant le splendide paysage qui se déroulait à ses pieds.

Là, elle fut reçue par plusieurs milliers de citoyens qui s'étaient pourvus amplement de provisions pour improviser un pique-nique pantagruélique, assaisonné de la plus franche gaieté.

Quelques minutes avant midi, l'échevin Nelson, comme président des commissaires du parc, invita son honneur le Maire à ouvrir les procédés du jour. Celui-ci, se rendant gracieusement à l'invitation, monta sur l'estrade et commença la série des discours en adressant l'assemblée. Peu avant qu'il eut terminé, les quatre canons de la batterie du colonel Stevenson firent entendre la première salve du salut royal, à laquelle répondit l'artillerie de l'île Ste. Hélène.

Après son honneur le Maire, dont les remarques furent accueillies par de fréquents applaudissements, l'échevin Nelson prit à son tour la parole, et il parla du coût des travaux déjà effectués pour faciliter l'accès du parc et le pourvoir des embellissements nécessaires.

Les divers montants réunis forment un total de \$50,158.30, dépenses encourues jusqu'ici pour doter Montréal de cette superbe promenade qui, une fois complétée, aura peu de rivales sur ce continent.

A l'échevin Nelson succéda l'échevin David, qui exprima son regret de ce que des circonstances incontrôlables avaient empêché l'hon. M. Chapleau d'assister à cette démonstration, et qui félicita l'échevin Nelson sur la manière habile avec laquelle il a géré les affaires du parc Mont-Royal.

L'hon. M. Mitchell fut ensuite appelé par le président à adresser la parole, et il le fit avec une éloquence qui fut très-applaudie. Il rappela les commencements de la petite colonie de Montréal, les fit contraster avec les merveilleux progrès opérés depuis dans toutes les branches de l'activité humaine, rendit un tribut d'hommages et de respect mérités à Jacques Cartier, Champlain et aux religieux fondateurs de Montréal, venus de la France pour planter ici l'étendard de la foi et de la vraie civilisation au milieu des peuplades indigènes.

Après quelques observations de M. Olmstead, l'architecte des travaux du parc, et de M. White de la *Gazette*, l'échevin Nelson mit fin à la fête officielle par les remerciements d'usages.

Puis, la batterie du colonel Stevenson commença la salve de cent coups de canon en commémoration de cette circonstance, qui laissera un agréable souvenir dans l'esprit des milliers de spectateurs qui se pressaient mercredi sur le vaste plateau du Mont-Royal.

NOUVELLES GÉNÉRALES

Québec, 29 mai.—Les évêques catholiques de cette province qui ont été ici en délibération depuis jeudi, sont partis ce matin pour Rimouski afin d'assister à l'ouverture du nouveau collège mercredi. Ils passeront une journée à Sainte-Anne dans le cours de leur voyage.

—Samedi soir, vers onze heures, nombre de gens qui s'étaient rassemblés sur la Terrasse Durham, s'en allèrent ensuite ouvrir forcément le Jardin du Gouverneur en enlevant les portes et en les jetant de la falaise dans la rue. Trois hommes de police qui étaient en faction à cet endroit, furent mis dans l'impuissance de s'opposer à cet acte de violence. Après que tout fut fini, la foule poussa trois vivats pour la Reine, trois pour les droits du citoyen, et siffla le Conseil-de-Ville.

Une forte escouade de police arriva ensuite, et n'eut pas de difficulté à rétablir l'ordre.

—Aujourd'hui, à la cour d'élection, M. Landry, député provincial de Montmagny, a été dépossédé de son siège, et disqualifié, l'hon. juge Routhier différant d'opinion avec ses collègues.

Philadelphie, 29.—Environ 25,000 personnes ont visité l'exposition aujourd'hui. La température est très-chaude. Beaucoup des juges spéciaux étaient à l'œuvre ce matin, et ils espèrent avancer les choses avant la fin de la semaine.

Ottawa, 29.—L'eau de la rivière a baissé de 24 pouces durant les dernières 24 heures. Elle n'a pas causé de nouveaux dommages.

—Aujourd'hui, M. Thos. W. Currier et Cie., expédient à une maison de commerce de Melbourne, en Australie, 2,500 portes qui seront transportées en char à Boston et de là à bord d'un vaisseau jusqu'à leur destination.

Philadelphie, 30.—Jamais depuis l'ouverture, on n'avait vu autant de monde à l'Exposition ; vers deux heures, il y avait près de 50,000 personnes sur le terrain. L'édifice principal et le "Memorial Hall" ont attiré le plus grand nombre de visiteurs.

Washington, 30.—Le ministre de la Turquie a reçu aujourd'hui du Grand Vizir, la dépêche suivante :

"En présence du désir unanime du peuple, Abdul Aziz a été détrôné aujourd'hui, et Sa Majesté le Sultan Murad, a été proclamé à sa place."

Le Sultan Abdul Aziz est né le 9 février 1830, il est le second fils de Mahmoud II, et a succédé au trône à la mort de son frère aîné, le Sultan Abdul Medjid, le 25 juin 1861. Le Sultan actuel, Murad Effendi, est né le 21 septembre 1840 ; c'était l'héritier présomptif.

Murad parle français, ce qui est considéré comme un grand avantage, car il pourra se dispenser des interprètes, lorsqu'il recevra les ambassadeurs étrangers.

Londres, 1.—Le correspondant du *Times* à Constantinople télégraphie ce qui suit, au sujet de la révolution qui vient d'avoir lieu en Turquie :

Après avoir en vain sollicité le sultan d'adopter les réformes, le Grand Vizir, Hussein Avni Pasha et Midhat Pasha ont résolu de le détrôner. Le palais fut entouré par les troupes et Murad proclamé sultan en présence de tous les ministres. Alors Tuliman Pasha, accompagné de soldats et d'officiers, informa Abdul Aziz que la nation l'avait déposé et qu'il devait céder le palais à son successeur.

L'attitude des troupes montra au sultan que toute résistance était impossible et il fut transféré sous bonne escorte, avec sa famille et ses femmes qui remplissaient 53 bateaux, au palais de Tapkahon.

La France, l'Italie et l'Angleterre ont reconnu le nouveau sultan.

Ottawa, 1er juin.—L'hon. Malcolm Cameron est mort ce matin à onze heures ; ses restes partiront demain pour Samia, par le premier train.

Londres, 2.—On a commencé, du côté de la rive française, les travaux préliminaires de la construction du tunnel sous-marin, devant unir la France à l'Angleterre. Si les premiers essais montrent que l'entreprise est possible, les travaux seront continués.

New-York, 2.—Andrew Moore, âgé de 14 ans, dans le cours d'une altercation avec Frederick Lawler, enfant du même âge, a sorti de sa poche un couteau et l'a frappé au cœur, causant une mort instantanée. Moore a été arrêté.

Québec, 2.—De toutes parts, on se plaint qu'il y a eu un abominable pillage lors de l'incendie du faubourg St. Louis. Beaucoup d'objets ont été volés.

—Le vapeur *Megantic* rapporte qu'il y a cent navires en destination de ce port entre le Bic et Québec.

—Mgr. Fabre a confirmé ce matin à l'église St. Roch, 283 enfants. Dimanche dernier, l'archevêque a administré le même sacrement à 259 enfants à l'église St. Sauveur.

—Nous avons eu aujourd'hui la plus grande chaleur de la saison.

Le thermomètre marquait 85 degrés à l'ombre à midi.

—Observé sur le boulevard :
Pourquoi se redresse-t-on toujours quand on passe près d'un bossu ?



CARLO DOLCE PINX

L'OPINION PUBLIQUE, 8 JUIN 1876

FR. KNOLLE, SC.

SANCTA CAECILIA

REVUE EUROPEENNE

Au moment où les principautés danubiennes et la Turquie sont le point de mire de la politique européenne et le théâtre d'événements dont les conséquences paraissent si redoutables, quelques mots sur ces pays, et sur leurs rapports avec les grandes puissances qui les avoisinent, seront peut-être bien vus de nos lecteurs.

La situation actuelle n'est que le développement de deux causes, toujours actives, quoique parfois latentes, comme les forces du monde physique, qui arrivent toujours à un résultat dans un temps donné. D'un côté, des germes de dissolution, aussi profonds qu'incurables, rongent depuis longtemps l'empire ottoman, qui a cherché son salut dans les vains dehors de la civilisation. On a cru avoir tout fait en envoyant de nombreux jeunes gens échanger contre les vices, le costume et le scepticisme des grandes capitales, leur vieille foi musulmane, et se dénationaliser sans se convertir. Malgré tout ce qu'on a pu emprunter à la science européenne, on se trouve, en fin de compte, avec des déficits, le désordre dans l'administration et une armée incapable de lutter même à forces supérieures. Il est bien probable que les généraux du Sultan ont ce fameux bouton de guêtre qui ne manquait pas au maréchal Leboeuf, mais ils ont aussi toutes les causes morales qui rendent les armées impuissantes.

La Turquie, du reste, par l'émancipation de la Grèce, avait déjà perdu une grande partie de sa force et de son prestige; sans les craintes et les jalousies des puissances chrétiennes, il y a longtemps qu'elle ne serait plus même une expression géographique. Ses sujets de race slave n'ont cessé d'aspirer à l'indépendance que les Grecs sont parvenus à conquérir, et la Russie les a encouragés tantôt sourdement, tantôt ouvertement.

L'Autriche qui, avec la Russie, semblerait appelée à profiter de la débâcle, se sent bien moins à l'aise que sa puissante voisine. Celle-ci, malgré sa vaste étendue, jouit d'une homogénéité relative, d'une fixité et d'une unité de direction qui lui donnent un immense avantage. Placée entre l'empire d'Allemagne et celui du Czar, l'Autriche, amoindrie par la perte de ses états italiens, par les victoires de la France et par celles de la Prusse, en est réduite à subir tantôt l'influence de Berlin, tantôt celle de St. Pétersbourg. Sur son avenir pèse comme un cauchemar le sombre et fatal génie de Bismarck; dont les conseils et même les présents sont aussi redoutables que son inimitié. La dualité du gouvernement austro-hongrois—avec ses deux administrations, dont l'une, celle de la Cisleithanie comprend toutes les provinces germaniques, et celle de la Transleithanie, la Hongrie et les autres pays de race magyare ou slave—cette dualité fait qu'il y a là deux puissances qui se contrecarrent et se neutralisent, et cela seul suffirait pour rendre compte des hésitations et des embarras de la cour de Vienne. Mais il y a plus; l'issue de la lutte, quelle qu'elle soit, est redoutable pour elle. On prétend que M. de Bismarck la pousse à un agrandissement; c'est, sans doute, afin de rompre l'équilibre de son dualisme, et provoquer la jalousie des états allemands. Ceux-ci ou quelques-uns d'eux s'adjoignant à la confédération germanique, l'Autriche deviendrait une puissance slave destinée à être absorbée par la Russie. Si, au contraire, elle laisse cette dernière s'agrandir seule, elle court risque de perdre quelques-uns de ses états où l'élément slave prédomine et que ce grand mouvement pourrait détacher et entraîner. L'élément magyare, qui lui fut un temps si hostile, est maintenant, à ce point de vue, son meilleur appui. Il est en très-grande majorité catholique, et ce qui n'est point catholique est protestant; il a peu de sympathie pour la Russie. La mort de François Déak, cet homme d'état qui avait inventé le dualisme et malgré de cruels souvenirs réconcilia, la dynastie des Habsbourg avec la Hongrie, a été, pour cette raison, un grand malheur pour l'Autriche. Par un de ces retours pes événements humains dont l'histoire

offre plusieurs exemples, c'est, en effet, sur l'autonomie hongroise que repose aujourd'hui la sécurité de l'empire d'Autriche; aussi, tout ce qui sympathise avec l'Allemagne ou avec la Russie est-il violemment hostile aux Magyars. Ceux-ci, par leur supériorité intellectuelle sur les Slaves, par leur goût prononcé pour le gouvernement constitutionnel, sont, malgré bien des défauts, le noyau le plus solide de l'empire. Déak, que ses compatriotes avaient surnommé *le juste* sans pour cela l'ostraciser, ce qui prouve qu'ils ont plus de bon sens que les Athéniens, Déak avait compris l'importance du rôle qui pouvait échoir à sa race, et avec une magnanimité bien louable, il y avait sacrifié ses rancunes et ses aspirations personnelles. Si ses compatriotes lui trouvent des continuateurs, il n'est pas impossible que leur nationalité soit un jour le trait d'union qui réunisse et retienne les deux autres éléments principaux de l'empire. Nous disons principaux, car il est difficile d'imaginer une plus étrange mosaïque humaine. On prétend, en effet, qu'il y a en Autriche plus de vingt idiômes qui constituent autant de nationalités différentes: Allemands, Tchèques, Roumains, Slaves, Ruthènes, Magyars, Croates, et le reste ne se sont point assimilés les uns aux autres, et forment autant de groupes distincts. Il en est de même des religions. Dans la Hongrie seulement (la Transylvanie comprise), on trouve 7,000,000 de catholiques, 1,200,000 luthériens, 60,000 unitaires, 1,500,000 grecs unis, 2,500,000 grecs-orientaux, et 500,000 Juifs!

Quant aux principautés feudataires et aux provinces de la Turquie qui se soulèvent ou qui s'agitent maintenant, elles ont toutes des affinités ou des alliances avec quelqu'un des éléments qui constituent la monarchie austro-hongroise. Une étude particulière de chacune d'elles nous mènerait un peu loin. La partie la plus importante des principautés est l'Etat Moldo-Valaque formé par la Moldavie et la Valachie; c'est aussi la plus rapprochée de la Russie. C'est déjà presque une puissance, qui, si elle prend part au conflit, y jouera nécessairement un grand rôle. Bucharest, sa capitale, est un centre de civilisation européenne; ce qu'il faut entendre malheureusement dans le mauvais sens, tout aussi bien que dans le sens favorable du mot.

Moins considérables, l'Herzégovine et le Montenegro ont déjà montré ce qu'ils peuvent faire. Séparés de l'Adriatique par l'étroite lisière de la Dalmatie, ils occupent une position géographique importante. Un coup d'œil jeté sur une carte fera voir comment tous ces états sont singulièrement enclavés dans l'Autriche et aussi les uns dans les autres. Les guerriers du Montenegro, quoique peu nombreux, sont parmi les plus vaillants; ce sont des héros traditionnels. La Bosnie et la Serbie, plus étendues, ont, cette dernière surtout, une grande force militaire. La Serbie, dans une étendue de 791 milles géographiques carrés, a une population de 1,135,000 habitants; elle peut mettre sur pied 125,000 hommes. Son ancienne capitale, Belgrade, est une ville importante; c'est un pays riche en grains, en chevaux et en denrées. La Serbie a des arsenaux, des écoles militaires, des armes du dernier modèle, des places fortes, et dominant les défilés des montagnes, des couvents et des châteaux fortifiés qui valent mieux encore. Le prince régnant estami de l'indépendance, et l'attitude de cet état important est des plus inquiétantes pour la paix de l'Europe et pour le repos de la Turquie. Enfin, la Bulgarie, autrefois royaume, et dont les habitants n'ont pas à faire leur réputation de bravoure et d'audace, confine à la Serbie et s'étend entre la Moldo-Valachie et les monts Balkans, dont elle comprend une grande partie, jusqu'à la mer Noire. Ce pays vient de s'insurger, et comme nous l'avons fait remarquer dans notre revue précédente, cet événement a coïncidé avec la malheureuse émeute de Salonique.

Tous ces pays, il n'y a pas à en douter malgré toutes les assurances diplomatiques, sont travaillés par l'influence russe, et quelques-uns d'eux exaspérés par les vexations et le gouvernement inintelligent

des Turcs. L'Autriche seule est sincère dans les vœux qu'elle forme pour la paix en raison des embarras et des perplexités que nous avons exposés. Quant au colosse du Nord, il s'avance en Europe comme en Asie, lentement, usant, quand il le faut, de prudence et de ménagements; mais il s'avance toujours, comme ces glaciers dont nous parle la géologie, qui renversent tous les obstacles dans une marche presque insensible, mais sûre et que rien ne peut arrêter.

M. Disraëli a pu dire qu'il n'était aucunement jaloux des progrès de la Prusse, à propos de la conquête du Kohkand; mais on peut mettre en doute la sincérité de cette déclaration. Les jours de la guerre de Crimée sont bien loin maintenant, et la France affaiblie, mutilée, se débattant de son mieux entre la démagogie qui la menace d'une part et le Césarisme, auquel les progrès de la démagogie donnent des chances de retour tout à fait inespérées, la France ne pourrait aider à l'Angleterre même si le cœur lui en disait. La politique de M. Gladstone et certaines tracasseries de M. Disraëli l'ont même jetée pour le moment dans les bras de la Russie, pour laquelle nous avons signalé à plusieurs reprises ses sympathies. Elle aurait cependant elle-même un très-grand intérêt à ce que l'Autriche ne fût pas affaiblie outre mesure, et fut en état de maintenir un certain équilibre dans le nord de l'Europe.

La sanglante échauffourée de Salonique n'a pas eu jusqu'ici les suites terribles qui auraient pu en résulter; les meurtriers des consuls français et allemand ont été exécutés, toutes les réparations exigées ont été obtenues, et les flottes et les consulats des différentes puissances ont pris des mesures énergiques, dans plusieurs villes du Levant, pour protéger leurs nationaux. Mais ces mesures elles-mêmes indiquent combien la paix est précaire, et combien le fanatisme musulman est surexcité. En attendant, la conférence des ministres de la Russie, de l'Autriche et de l'Allemagne a fait concevoir quelque espoir de pacification; et il est question d'un congrès ou d'autres puissances seront invitées, si les difficultés ne s'aplanissent point.

Tandis que l'avenir est si menaçant pour l'Europe, les nouvelles chambres françaises se réunissent de nouveau, plus préoccupées, en apparence au moins, des querelles intérieures que des orages du dehors. La question de l'amnistie, que l'on a fait l'imprudence de ne pas régler après avoir voté l'urgence, se présente avec plus de gravité qu'elle n'en avait d'abord. Un publiciste qu'on ne saurait soupçonner de *cléricanisme* (ce qui est le grand croquemitaine aujourd'hui), M. de Mazade, fait dans la *Revue des Deux-Mondes* un résumé peu flatteur des votes et délibérations des deux chambres avant la vacance:

La vérité est, dit-il, que cette courte session, qui a été l'inauguration d'une législation nouvelle, d'un nouveau régime, reste jusqu'ici une entrée en scène assez médiocre, et qu'elle laisse une vague impression d'incertitude. Le sénat est entré réellement un peu vite dans son rôle de temporisateur et de sage; il a passé son mois à éviter de faire parler de lui, à s'abstenir le plus possible de toute initiative et même à se réunir le moins possible—après quoi, il a été le plus pressé de partir! La chambre des députés, en faisant plus de bruit, n'est pas arrivée à des résultats bien plus sensibles. Elle s'est fort agitée sans doute si l'on veut. Elle a prodigué les discussions fastidieuses, aboutissant à des invalidations systématiques. Elle s'est donnée le plaisir de mettre des commissions en mouvement, pour hâter de huit jours la levée de l'état de siège qui allait disparaître de lui-même. Elle a voté l'urgence sur l'amnistie pour finir par l'ajourner. Des propositions, des motions, il y en a de toutes sortes pour réformer tous les impôts, pour supprimer des ambassades, pour abroger toutes les lois sur la presse, sur les réunions, sur les associations. C'est là précisément ce qui peut s'appeler ne rien faire, ou se débattre dans le vide. Et qu'on ne dise pas qu'après tout c'est inoffensif, que le pays ne reste pas moins tranquille et rassuré, confiant désormais dans les institutions qu'il a sanctionnées de son vote, dans la majorité nouvelle qu'il a envoyée à Versailles. Assurément, le pays est tranquille. Aujourd'hui comme il y a six mois, comme il y a un an, il vit de sa propre force, de sa propre impulsion, poursuivant son travail obstiné et paisible, en dehors des agitations des partis, en dépit des majorités officielles qui le représentent alternativement. Quand il a donné son vote dans un scrutin plus ou moins solennel, il revient à sa besogne patiente et obscurément féconde; mais ce serait une étrange erreur de croire que,

parce qu'il a donné son vote à la république, le titre de républicain suffit à ses yeux pour tout expliquer et tout pallier, et qu'il ne finirait pas par se lasser d'un spectacle trop prolongé d'abus de pouvoir, d'enfantillage vaniteux et de confusions stériles.

Telles sont jusqu'ici, d'après la *Revue des Deux-Mondes*, les hauts-faits de "notre jeune et chère république," comme l'a qualifiée dans son discours à la Sorbonne M. Waddington, avec un sentimentalisme naïf qui a fait de cette phrase une sorte de cliché ironique à l'adresse du nouveau ministre de l'instruction publique.

C'est ainsi qu'un journal demande si la menace de l'*Ami du Peuple de Liège*, dans le cas où elle serait exécutée, ne constituerait pas un joli don de joyeux avènement pour "notre chère et jeune république?" Or, voici tout simplement ce que cette feuille communarde désire avec une férocité peu commune. Parlant de la répression que M. Thiers et le maréchal de MacMahon avaient exercée à l'époque de l'incendie de Paris et de l'assassinat des otages, l'*Ami du Peuple* s'écrie: "Vous, réactionnaires, vous avez fait 230,000 victimes, il nous en faudra 230,000, pas une de moins!" Voilà qui ne plaide pas trop bien la cause des déportés de la Nouvelle-Calédonie!

D'un autre côté, le journal où Rochefort trouve le moyen de se faire imprimer à Paris, les *Droits de l'Homme*, à propos d'un collègue coupable d'un crime affreux, vient d'innocenter d'un seul mot tous les criminels, en déclarant "qu'aux yeux de la raison et de la science, il n'y a pas de coupables, il n'y a que des ignorants et des malades."

Lorsque de telles choses se publient impunément, il semble bien naturel de s'alarmer, et l'on a mauvaise grâce à reprocher à Mgr. Guibert, comme l'ont fait quelques journaux, d'avoir, dans son discours à l'assemblée des comités catholiques, posé pour le martyr et parlé de poignards qui, heureusement, dit-on, n'ont rien que d'imaginaire. Certes, le cardinal-archevêque, lorsqu'il songe que deux de ses prédécesseurs sont morts frappés par des balles très-réelles, il faut le croire, n'a pas besoin d'un grand effort d'imagination pour se représenter ce qui l'attend si les amis de l'*Ami du Peuple de Liège* ont une fois leurs coupées franches! Sur 230,000 victimes qu'ils se promettent, il a une excellente chance de trouver le sort de Mgr. Affre ou de Mgr. Darboy.

N'est-ce pas, en effet, un poste bien périlleux, et n'y a-t-il pas comme un gage de martyr dans l'élévation à cette haute dignité? On se rappelle quelles ont été les misères faites à Mgr. de Quélen, on se souvient du saccageant de l'évêché en 1831; on n'a pas oublié non plus la mort tragique de Mgr. Sibour, assassiné dans l'église de Saint-Etienne-du-Mont, par un mauvais prêtre; de fait, Mgr. Morlot, dont le règne a été bien court, sur quatre archevêques, est le seul qui soit mort dans son lit. Au lieu d'être ridicules, les allusions faites par Mgr. Guibert à la carrière de ses prédécesseurs ne sont-elles pas, au contraire, bien touchantes?

Du reste, pour les hommes qui sont chargés d'une grande responsabilité, il y a d'autres dangers que ceux-là. La grande tension d'esprit, les tracasseries et les émotions de la vie publique tuent aussi bien que les balles et les poignards. M. Ricard, le ministre de l'intérieur que l'on disait affligé d'une maladie du cœur, vient d'y succomber, et il est permis de penser que la tâche difficile, et à certains égards, odieuse qui lui était dévolue, les destitutions et les changements de préfets dont nous avons parlé dans notre dernière revue, ont hâté la fin de sa carrière. Il est difficile de dire si cette mort rendra plus précaire la position d'un gouvernement qui est considéré, à bien des égards, comme transitoire, ou si elle n'amènera point quelques modifications plus considérables qu'un simple remplacement. Dans tous les cas, ceux qui ont entre les mains les destinées d'un pays comme la France, dans les époques orageuses qu'il traverse, sont plus à plaindre qu'à envier.

Au milieu de toutes ces douleurs, nous écrivait dernièrement un de nos amis, une seule chose peut nous consoler et nous soutenir: *faire notre devoir*.

Toute la vie se résume dans ces trois mots si simples et cependant si difficiles à comprendre. En France, à l'époque agitée et inquiète que nous traversons, le plus difficile n'est pas de faire son devoir, mais bien de savoir quel il est.

Québec, mai 1876. P. C.

BONHEUR ET LONGÉVITÉ

II

“C'est en soi que l'homme puise ou consolation, ou découragement; c'est en soi qu'il porte et le paradis et l'enfer.”

L'imagination soumise à la volonté, voilà toute la science du bonheur. C'est une science toute évangélique, mais l'Evangile est toute science aussi. C'était là l'état primitif de l'homme avant sa chute dans les délices de l'Eden. Dieu lui avait donné l'empire sur tout; et si l'homme a été soumis, après son péché, à traîner après lui une chaîne douloureuse, Dieu ne lui a pas ôté ce pouvoir presque divin.

C'est parce qu'ils avaient compris cela que, de la Rome des Césars à la Rome de Victor-Emmanuel, que de Saint-Pierre à Pie IX, de plus loin encore; que du Calvaire au Vatican, il y a eu tant de saints dans les hommes et tant de grands hommes dans les saints. C'est parce qu'elles comprennent tous les jours que les maisons religieuses de nos villes sont inondées par la marée montante de la foi, qui les remplit comme autrefois elle remplissait des mêmes âmes fortes les déserts de la Thébaïde.

Et qu'on n'aille pas supposer qu'en faisant cet avancé, je veuille me pavaner en Noïcien ridicule, faire croire ou seulement croire moi-même que la magnanimité surhumaine des martyrs des amphithéâtres païens, comme des martyrs presque aussi sublimes de notre clergé, de nos prêtres et de nos sœurs, n'est que le résultat d'une volonté énergique, et que la grâce et la force d'en haut n'y sont pour rien! Non, je réproûve Zénon et ses disciples, anciens et modernes. Seulement, je veux admettre que la volonté y est pour beaucoup, et que si Dieu vient à nous à la fin, c'est parce que nous allons à lui d'abord.

Mais qu'est-ce donc que l'imagination et la volonté? Pour faire comprendre ces deux grands attributs de l'âme, les métaphysiciens s'enfoncent dans des profondeurs toujours trop nuageuses et nous donnent des définitions rarement claires; ne voulant pas être technique et écrivant pour tous, je crois que ce qui suit en donnera une meilleure intelligence. Une pensée se présente à moi: aussitôt, mon imagination s'en empare et lui prête ses nombreuses couleurs d'arc-en-ciel ou de nuage sombre. Mais la volonté est là—sentinelle toujours éveillée, comme ces gardiens fabuleux—et repousse tout ce qui tend au mal, si elle veut tendre au but assigné par son Créateur. Car il en est des choses de l'âme comme de celles du corps.

Une maladie inhérente à l'homme—qui, tous les jours, lui rappelle qu'il n'est pas un ange—fait que je me brûle l'index de la main droite. Aussitôt, tout ce qu'il y a de vitalité dans cette partie de moi-même, bien plus, tout le *vis natura* de tout mon organisme vient vite au secours de mon doigt douloureux et tend à repousser au dehors le mal qui veut y pénétrer. C'est là ce qui nous explique l'afflux sanguin qui survient après une brûlure, une blessure, un lésion quelconque faite au corps, quelque superficielle qu'elle puisse être.

Le même phénomène se passe là où la pensée, aux prises avec l'imagination, est soumise à l'examen d'une saine volonté. Celle-ci, qui est la force créatrice du changement qui s'opère dans celle-là, est aussi le *vis medicatrix*, la force mécatrice de l'âme, comme la vitalité physique l'est du corps. Le mal, ou tout ce qui en a l'apparence, veut-il pénétrer dans l'intelligence avec la pensée, aussitôt la volonté accourt de toutes les limites de son étendue, concentre toutes ses forces en un seul point, et ne se repose que lorsqu'elle s'est débarrassée de son adversaire. Tel est l'âme ce que le sang est au corps; elle ré-

pète *ibi stimulus, ibi fluxus* des physiologistes.

“De même, nous dit un savant moraliste, de même que le corps, malgré tous les changements de la température atmosphérique, garde toujours sa chaleur interne invariable, de même il existe dans l'âme une force intime de résistance, dont l'action fait équilibre à l'action des forces extérieures.” Elle fait plus encore, elle triomphe.

Voilà ce qui peut faire comprendre ce que c'est que l'imagination et la volonté. De leur union naissent les sentiments, les émotions douces ou violentes, les mouvements généreux ou aveugles de la passion, qui, dans le corps, sont le temps calme ou la tempête. Oui, celui-ci est toujours le miroir de l'âme. Le ciel envoie à travers l'épaisseur des eaux ses teintes azurées ou orangées, et l'âme pénètre le corps de ses couleurs variées; la voix y trouve toujours un écho fidèle.

Or, si la volonté est maîtresse des mouvements de l'âme, elle est maîtresse des retentissements de celle-ci dans le corps. A son gré, le cœur se dilatera ou se resserrera, selon que l'âme sera tranquille ou agitée. *Homo est animi utens*. Il faut prendre à la lettre cette définition de saint Augustin.

Cabanis, C. Broussais—voulant faire de l'âme le résultat d'un travail organique cérébral, nous montrant la pensée *organiquement secrétée* par les lobes droits ou gauches du cerveau—se sont bien éloignés de la grande philosophie du fils de Moïse, et, entraînés par un sot orgueil, qui veut tout comprendre, ils se sont égarés dans un monde d'hypothèses que la science véritable ne peut admettre.

Constater les phénomènes de ce que l'on appelle influence du moral sur le physique, est tout ce que nous pouvons et devons faire; vouloir chercher le dernier mot de cette question n'est pas permis. Pour cela, il faudrait interroger l'infini et le néant; et l'homme n'en a pas le droit, puisque la plupart de ceux qui s'y sont aventurés se sont perdus.

SÉVÉRIN LACHAPPELLE, M.D.

Saint-Constant.

CHRONIQUE AGRICOLE

Influence de l'écartement des betteraves à sucre sur leur rendement en poids et leur richesse saccharine.—M. Ladureau expose les résultats d'expériences comparatives faites sur un champ que M. Derôme, de Bavy, avait mis à cet effet à la disposition de la station agronomique du Nord. Ce champ fut divisé en cinq parcelles dans lesquelles les betteraves furent plantées avec des écartements différents, variant de 10 à 20 pouces, les lignes étant d'ailleurs uniformément et partout à 18 pouces. Les résultats de ces expériences sont consignés dans un tableau qui est soumis à l'assemblée, et qui contient pour chaque parcelle le rendement à l'hectare, en poids et en argent, la densité des jus, la teneur en sucre, en eau et en sels minéraux, et enfin le coefficient salin. M. Ladureau en déduit les conclusions suivantes:

1o. Que les betteraves les plus rapprochées ont donné le rendement le plus élevé, la plus grande richesse saccharine, la densité et le coefficient salin le plus haut; que cette méthode est donc la plus avantageuse, non-seulement pour le cultivateur, mais encore pour le fabricant;

2o. Qu'il y a un écart de 10 0/0 sur le rendement pour une différence d'écartement de 10 à 17 pouces.

3o. Que la densité du jus s'abaisse à mesure que l'écartement augmente;

4o. Que la richesse en sucre suit la même progression;

5o. Que la teneur en cendres varie en sens inverse, et que, par conséquent, le coefficient salin, qui forme en quelque sorte le criterium de la pureté du jus, s'abaisse en raison inverse de l'écartement des racines, de 17,65 à 12,75.

Vieilles vaches; leur danger au point de vue de l'hygiène publique et de l'économie domestique.—Dans la région du nord de la France, dit M. Viseur, vétérinaire à Arras, l'économie du bétail a pour premier objectif la production du lait et du beurre. Mais si, au lieu de faire produire 9 ou 10 veaux aux mêmes mères, les petits cultivateurs ne leur en demandaient que 5, comme à cet âge (sept ans environ), elles jouissent encore de la faculté d'assimiler promptement et avantageusement la nourriture, elles fourniraient une grande quantité de viande première qualité et “activeraient la source où se puise la force des populations.”

Cinq ou six ans plus tard, elles sont poitrinaires, dans la proportion de 20 à 30 pour 100, infectes d'abord leurs proches voisins, puis communi-

germe, qui deviendra héréditaire, d'une maladie souvent acquise.

A ce moment, elles ne donnent plus que du lait pauvre en matières azotées, grasses ou sucrées, et très-riche, au contraire, en eau et en sels calcaires. Ce lait, n'ayant plus une composition physiologique, doit être malfaisant pour les enfants en bas âge, dont il forme l'unique aliment.

Quant à la viande de ces mêmes bêtes poitrinaires, elle est souvent un leurre, si ce n'est un danger, non sans doute pour ceux qui la vendent, mais pour les malheureux qui en font usage.

Il y a là un progrès à réaliser au point de vue de la prophylaxie, de la fortune et de la santé publiques, et les cultivateurs, qui ne font un pas en avant que poussés par nécessité *l'ingénieuse*, le réaliseront le jour où ils sauront que, en laissant trop vieillir les vaches, ils les rendent phthisiques et se condamnent à les voir rejeter de la consommation.

La diminution des vieilles bêtes entraînerait forcément une augmentation proportionnelle des adultes, et l'élevage comprenant alors toutes les génisses capables de faire de bonnes mères, nous n'aurions plus le regret de constater avec quelle profusion tombent dans nos abattoirs, avant l'âge de trois mois, celles qui réunissent au plus haut degré les signes généraux et locaux qui caractérisent l'aptitude laitière.

L'INCENDIE DU FAUBOURG ST. LOUIS A QUÉBEC.

Nous empruntons à l'*Événement* la narration du terrible désastre qui vient de visiter la bonne ville de Québec. Nous n'avons rien à y ajouter. La semaine prochaine, nous donnerons un plan du district dévasté, et une gravure de la catastrophe, d'après un dessin fait sur les lieux, presque au milieu de flammes.

GRAND INCENDIE.

Un immense malheur vient de frapper Québec. C'est encore l'incendie qui nous éprouve, l'incendie qui semble s'acharner contre nous et dont l'apparition foudroyante marque chacune des périodes de notre histoire civique. Et dans quel moment fond-elle sur nous! Dans un temps où le pays traverse une crise grave, où le commerce et l'industrie sont dans un état de langueur et de gêne. Le coup nous frappe à l'heure même où nous sommes moins en état de le soutenir; et c'est la classe ouvrière, déjà si éprouvée, qui le reçoit! Comment mesurer l'étendue d'un tel désastre; comment peindre les misères qui vont en naître! L'esprit reste terrifié, le cœur abîmé!

L'incendie a éclaté dans cette rue Scott déjà deux fois ravagée de fond en comble par le feu.

Plus de 300 maisons ont été détruites et près de 3,000 personnes laissées sans domicile.

Le feu s'est déclaré chez un nommé Et. Robitaille, homme de police, on ne sait comment.

L'alarme a été sonnée vers trois heures, et quelques minutes après, toute la brigade était sur le lieu de l'incendie.

Déjà la plupart des maisons du voisinage, bâties en bois, étaient en flammes, nous pourrions dire en cendres; le vent soufflait avec violence du sud-ouest au nord-ouest et propageait les flammèches avec une désastreuse rapidité. On crut devoir demander du secours, et aussitôt appelés, la Batterie B, sous le commandement du colonel Strange, la brigade de St. Sauveur, et l'engin de Lévis arrivaient. Malgré ces secours; en dépit de tous les efforts humainement possibles, l'élément continua ses ravages: il n'y avait pas d'eau. Nous le dirons en passant, quand il s'agit d'un incendie dans la partie haute de la ville, c'est le cri d'ordinaire: il n'y a pas d'eau. On n'avait plus qu'un seul moyen de maîtriser l'incendie; c'était de couper le feu, comme dirait un pompier, en démolissant quelques maisons.

La plus grande partie des personnes présentes se mirent à l'œuvre, et on renversa les clôtures du couvent du Bon-Pasteur, en arrière de la bâtisse, et plusieurs petites maisons en bois. Il était alors sept heures et demie à peu près, et les flammes avaient détruit déjà deux cents maisons, quand les spectateurs s'aperçurent que les flammes sortaient d'une maison de la rue St. Eustache. Le feu prit alors une course concentrique, et des dix maisons qui avaient été épargnées sur la rue Ste. Julie, il ne restait plus vingt-cinq minutes après, que des cendres.

A sept heures et demie, l'eau était assez en abondance pour qu'on pût faire fonctionner les pompes à vapeur; la grande pompe à vapeur fut placée au pied de la rue Scott, devant le presbytère du faubourg St. Jean, et celle de Lévis fut transportée sur l'Esplanade, où il y a, comme on le sait, une citerne pouvant fournir de l'eau pendant quelques heures. Enfin, vers dix heures, les pompes aidant, tout le monde se sentit soulagé en constatant que le feu ne pouvait s'étendre plus loin.

Le feu s'est étendu de la rue Scott jusqu'à la rue St. Eustache et de la Grande-Allée à la rue St. Gabriel. Il a ravagé les rues Claire-Fontaine, Burton, Prevost, Plessis, Lachevrotière, St. Michel, Amable, D'Artigny, Artillerie, Ste. Croix, Ste. Julie, St. Augustin et St. Eustache.

Le vent poussait les flammèches si loin que le feu a pris à plusieurs maisons de la haute-ville, entr'autres, chez le Dr. LaRue, chez le Juge B. Caron, chez M. Joseph Hamel, mais a été promptement éteint.

On nous assure que deux hommes et un jeune enfant dont nous ignorons les noms, et madame Etienne Boucher, de la rue Scott, ont perdu la

vie. M. Fiset a eu la figure brûlée, et un citoyen de la rue Richmond s'est fracturé les reins.

Les citoyens ont fait comme toujours, en pareille circonstance, bravement leur devoir. On a vu de véritables miracles de dévouement, d'énergie et d'activité. Le maire, M. Owen Murphy, et tous les conseillers se sont multipliés; on les voyait partout, stimulant l'activité, dirigeant les secours. Après eux, il en faudrait nommer bien d'autres, et en tête le Col. Strange et ses officiers, ainsi que les soldats sous leurs ordres.

La brigade du feu s'est vraiment surpassée. Son chef, M. Lemieux, et le sous-chef, M. Coleman, ont déployé un courage et une activité extraordinaires. On ne saurait leur décerner trop d'éloges.

La brigade de St. Sauveur a fait merveille; elle a travaillé d'une façon pour ainsi dire surhumaine.

La pompe de Lévis, bien servie et placée sur l'Esplanade, a protégé la ville des atteintes de l'élément destructeur.

Le faubourg St. Jean a été sauvé par les plus énergiques efforts; et nous devons mentionner avec éloge le nom de M. Joseph Poitras, ancien membre de la brigade du feu, qui, à la demande du conseiller Marcotte, a ouvert en temps opportun les bornes-fontaines de la rue St. Jean et a procuré de l'eau pour sauver le quartier.

Vingt hommes de police ont aussi passé au feu; le gouvernement fédéral leur a généreusement accordé la caserne de la rue de l' Arsenal pour se loger.

Dans le cours de l'après-midi, le Maire a reçu une dépêche de Montréal envoyée par M. Alfred Perry, offrant de venir à Québec avec sa brigade en train *express*, en cinq heures. Mais l'eau étant insuffisante, le Maire a dû décliner cette offre généreuse.

Par l'initiative du Maire, les casernes dites des Jésuites, les casernes de l'Artillerie, le *drill shed* ont été mis à la disposition des victimes, et du pain et des provisions leur ont été distribués dans le cours de la soirée. On ne saurait imaginer un plus lamentable spectacle que la vue de ces malheureux campés au milieu de leurs meubles, les femmes dans la désolation, les enfants en pleurs. Nous avons vu malheureusement trop souvent pareil spectacle pour ne pas trop aisément se le représenter.

Les pertes sont fort divisées entre les compagnies d'assurance et ne sont pas aussi considérables que l'on pourrait le croire, bon nombre de gens n'étant pas assurés et peu de maisons en pierre ayant été atteintes.

Ce sont encore les constructions en bois qui ont été fatales à Québec: et tant qu'on n'y aura pas mis fin en appliquant la loi dans toute sa rigueur, Québec présentera une proie facile à l'élément destructeur qui s'acharne à sa perte.

Le rapport officiel porte le nombre des maisons incendiées à 411, couvrant une superficie de vingt-six arpents. En voici le détail:

Claire-Fontaine, 4; Burton, 11; Prevost, 10; Plessis, 10; Scott, 67; Drolet, 17; Berthelot, 18; Lachevrotière, 27; St. Michel, 33; D'Artigny, 29; Ste. Croix, 25; St. Augustin, 14; St. Eustache, 7; Artillerie, 51; Ste. Julie, 50; Ste. Marguerite, 9; Amable, 29.—Total, 411.

La perte est estimée à un million de piastres. Le montant des assurances s'élève à \$246,200, réparti comme suit entre les différentes compagnies:

La Compagnie de Québec	\$60,000
Stadacona	30,000
Royale Canadienne	16,000
District de Niagara	16,000
Hartford	1,000
Royal	45,000
Phenix	1,800
Etna	3,000
Liverpool, London & Globe	25,000
Queen	4,000
Western	16,000
Commercial Union	1,400
North British	7,000
Scottish Commercial	14,000
British America Citizen Provincial	6,000
Total	\$246,200

Borax conservateur des viandes.—Le borax en dissolution empêche les ferments solubles d'exercer leur action, et il n'agit que sur les ferments insolubles. Cela explique l'utilité du borax pour empêcher la putréfaction des matières animales; et, en effet, des expériences nombreuses, en Angleterre et ailleurs, ont montré sa puissante efficacité pour la conservation des viandes. Il suffit de mettre tremper les quartiers de viande, pendant un espace de temps de vingt-quatre à trente-six heures, dans une dissolution de borax. La solution qu'on emploie à Buenos-Ayres se compose, pour 100 parties en poids, de 8 de borax, 5 d'acide borique, 3 de salpêtre et 1 de sel commun. On embarque ensuite en mettant un peu de ce liquide. Pour faire usage de la viande, il suffit de la mettre à tremper pendant vingt-quatre heures.

On n'a pas tardé à organiser des établissements industriels sur cette base. Des expéditions de 20,000 kilogrammes et plus ont été commandées. Les viandes ainsi conservées sont parvenues en parfait état en Belgique, à Bruxelles, Anvers et au Havre. Une de ces caisses contenait un mouton entier, qui a été trouvé d'une conservation magnifique, et a causé une véritable stupefaction parmi les personnes qui ont assisté à l'ouverture du colis.

PENSÉE D'UN PROVINCIAL.—Ceux que nous n'aimons pas ont bien de la peine à avoir raison à nos yeux.



L'INAUGURATION DU PARC MONT-ROYAL, LE 24 MAI

L'HÉROÏNE DE VERCHÈRES

A M. BENJAMIN SULTE

Le printemps souriait à la terre embaumée,
Le vent, chargé d'encens, caressait la ramée,
L'oiseau disait ses plus beaux chants,
Et ne redoutant plus les tribus sanguinaires,
A distance du Fort, l'habitant de Verchères
Ensemait gâtément ses champs.

L'astre du jour était au milieu de sa course :
C'était l'heure où le daim s'en va boire à la source
Qui murmure au fond des grands bois.
Un calme plat pesait sur la nature lasse...
Soudain un cri d'angoisse éclata dans l'espace :
Les Iroquois ! Les Iroquois !

Nombreux comme les grains de sable du rivage,
Les Peaux Rouges, encore avides de carnage,
Fondent bientôt de toutes parts,
Et remplissent les airs de leurs longs cris de rage,
Comme un troupeau de loups dans la lande sauvage,
Cernent les labourers épars.

Aussitôt un combat sur les guerriers s'engage,
Et les bruns paysans, sublimes de courage,
Tentent un héroïque effort ;
Mais ils cèdent enfin, écorchés par la force,
Et puis, les garottant de liens en écorce,
Les vainqueurs volent vers le fort.

Regardez défilier cette horde en furie,
Quelle féroce ardeur, quelle sauvagerie
Flamboie à leur front insolent !
Le chef est recouvert d'une bizarre armure,
Et la brise de mai caresse à sa ceinture
Une chevelure de blanc.

Il marche le premier, et sa voix furibonde
Aiguillonne toujours la troupe vagabonde
Qui foule à peine le gazon,
Tout à coup il s'arrête au bord d'une charmille,
Puis aux guerriers sa main montre une jeune fille
Qui se cache au sein d'un buisson.

Ainsi que le boa dont l'œil de feu fascine
La fauvette cachée au sein de l'aubépine,
L'Iroquois avance en rampant ;
Il va saisir la vierge, assourir sa vengeance,
Prompte comme le vent, elle bondit, s'élançe,
En même temps que le serpent.

Et les voilà courant sur la pelouse molle :
Comme l'élan peureux la jeune fille vole
Devant le ravisseur hurlant
Elle n'est qu'à deux pas du fort ouvert pour elle...
Tout à coup l'Indien empoigne une dentelle
Qui flotte derrière l'enfant.

Sur elle il a déjà levé sa lourde hache...
Plus vive que ne l'est la foudre, elle détache
Le nœud du mouchoir à son cou,
Puis, libre, elle bondit, d'un pied nerveux et ferme,
Au milieu du fort dont la porte se referme
En tressaillant sur son verrou.

Puis, avec les mousquets faisant un grand vacarme,
Embranchant un clairon, elle sonne l'alarme
Sur le sommet du bastion,
Puis, prenant son manteau pour en faire une bourre,
Contre la horde qui de toutes parts l'entoure,
Elle met l'éclair au canon.

Le bastion frémit jusque dans ses entrailles ;
Et, comme l'ouragan arrache les broussailles
Et dévaste les grands blés,
Le canon, bondissant sur son affût de chêne
Et, secouant, ainsi que le dogue, sa chaine,
Fauche les rangs échevelés.

Cet assaut imprévu fait trembler d'épouvante
Les Indiens croyant que l'écouite tonnant
Regorge de mille guerriers,
Et, redoutant des Blancs une attaque subite,
Furieux, éperdus, ils prennent tous la fuite,
En emportant leurs prisonniers.

Mais l'airain fait encore entendre son tonnerre,
L'alarme se répand de clairière en clairière,
Jusqu'aux abords de la cité...
Et bientôt Crissal, le brave capitaine,
Suivi de ses héros, arrive dans la plaine
Où le chef a tout dévasté (1).

Mais les loups avaient fui sous la forêt immense.
Sans tarder, Crissal sur leurs traces s'élançe,
Interrogeant chaque ravin.
Après trois jours de marche à travers le bois sombre,
Il surprend retranchés les Iroquois sans nombre
Sur les bords du grand lac Champlain.

Il attaque aussitôt la peuplade féroce,
L'airain tonne et rugit : le combat est atroce ;
Les fossés de sang ahrénés ;
Mais cependant bientôt les lâches canibales
Tombent jusqu'au dernier foudroyés par les balles...
Et les prisonniers sont sauvés !

Et, s'abattant soudain de l'éternelle cime,
La gloire sur le front de l'enfant magnaïme
Posa son immortel fleuron,
Sur ses tables grava son action sublime...
Et les siècles jamais ne pourront sous leur lime
De l'histoire effacer son nom.

W. CHAMPAN.

Mars 1876.

ROSALBA

OU

DEUX AMOURS

ÉPISEDE DE LA RÉBELLION DE 1837

CHAPITRE X

FIDÈLE AU PREMIER AMOUR

Vers la fin de l'été de 1847, Walter Phipps était sur les quais de Montréal occupé à recevoir des marchandises qui lui étaient expédiées d'Angleterre. Son travail terminé, il allait retourner à son bureau, quand son attention fut attirée sur un attroupement nombreux qui s'était formé autour d'un navire nouvellement arrivé. En s'approchant, il vit une foule d'hommes, femmes et enfants à la figure hâve qui débarquaient du navire. C'étaient des émigrants. Touché de ce spectacle pénible, le jeune marchand s'avança plus près, à la tête de la passerelle, au moment où l'on descendait, sur une litère, un homme malade et, en apparence, mourant.

Cette figure ravagée par la maladie, ces yeux caves, ces cheveux rares et grisonnés formaient un ensemble bien propre à exciter la compassion, et, sans raisonner davantage avec lui-

même, Walter pria le capitaine de lui permettre de se charger du malade.

« Certainement, monsieur, répondit le capitaine, et vous ferez ainsi une bonne œuvre ; car il n'a pas un seul ami dans le monde, et il se meurt. »

Au lieu de prendre une voiture sur le quai, Walter envoya un jeune garçon à son bureau chercher sa propre voiture qui l'attendait pour le reconduire chez lui. Il transporta le malade à l'Hôtel-Dieu et recommanda aux religieuses de lui donner tous les soins possibles. Il se chargeait de toutes les dépenses.

« Pauvre Edgard Martin ! murmura-t-il en descendant les marches de l'hôpital, il est revenu au pays pour mourir. Je ne l'ai pas reconnu d'abord, il est si changé ! Mais c'est bien lui. Quel coup de la Providence que j'aie pu ainsi le rencontrer ! Mais, hélas ! Rosalba ! »

Il se fit immédiatement conduire chez son médecin et l'emmena pour examiner le malade. Le résultat de la diagnostique fut que le malade n'avait pas plus de vingt-quatre heures à vivre. « J'ai un devoir pénible à remplir, se dit Walter immédiatement, mais je le remplirai moi-même. »

Il était cinq heures de l'après-midi. Il retourna chez lui, fit atteler sa voiture à deux chevaux et partit pour la traverse de Longueuil. Après avoir traversé le fleuve, il partit rapidement pour Varennes. Un peu après huit heures, il arrêta devant le cottage de Rosalba. Sa mère et elle-même furent excessivement surprises de cette visite inattendue. Elles le reçurent cordialement, mais sa contenance grave et contrainte les mit mal à l'aise. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Pourquoi était-il venu, et avec la voiture à deux chevaux ?

Leur anxiété s'augmenta encore quand elles virent que Walter hésitait à s'expliquer. Son embarras était visible, il ne pouvait trouver d'expression pour expliquer sa pénible visite.

Mais le temps pressait, et il dut faire un effort.

« Mademoiselle Varny, dit-il, je suis venu pour vous inviter, vous et madame votre mère, à m'accompagner à Montréal. »

La mère et la fille se regardèrent avec étonnement.

« Quand ? demanda madame Varny. »

— Ce soir même.

— Et pourquoi ? demanda Rosalba en quittant son siège tout agitée.

— Pour une mission de charité, dit Walter, appuyant sur le mot *charité*, dont il comprenait de suite la portée en cette pénible circonstance.

— Expliquez-vous ! Où voulez-vous nous conduire ? continua Rosalba, qui avait remarqué l'agitation croissante du marchand.

— A l'Hôtel-Dieu ! murmura Walter.

Les instincts de l'amour sont prompts comme l'éclair. Rosalba devint pâle comme une morte et s'écria :

« O mon Dieu ! il est là ! » — Et mettant les deux mains sur son cœur, elle s'affaissa.

Walter et madame Varny la relevèrent et la placèrent sur le sofa ; mais, se relevant tout à coup :

« Vite, vite ! s'écria-t-elle, partons ! Je suis prête. Partons sur-le-champ. Oh ! si nous allions arriver trop tard ! »

— Calmez-vous, mademoiselle Varny, je vous en supplie, dit Walter d'une voix douce. Nous avons le temps. Mais habillez-vous chaudement, la route est longue et la nuit froide.

— Oui, oui, la route est longue, et c'est pour cela qu'il faut partir immédiatement.

— Mes chevaux marchent bien, mademoiselle Varny, et, une fois partis, nous irons vite.

— Et la traverse ? dit mademoiselle Varny, qui prévoyait tout.

— Je me suis arrangé pour traverser à minuit. Nous serons à Longueuil alors.

— Oh ! merci, M. Phipps ! Le ciel vous récompensera. »

La jeune fille devint plus calme, et, avec l'aide de sa mère, elle se prépara pour le voyage. A dix heures, ils partirent. Avant minuit, ils étaient à Longueuil. Le traversier était sous vapeur et ils traversèrent immédiatement. A une heure, ils sonnaient à l'Hôtel-Dieu.

Dans la première partie de la nuit, le malade baissa rapidement, et l'une des garde-malades fut chargée de l'en informer. Il écouta les exhortations de la religieuse les yeux ouverts, hagars, et avec cette expression de calme tristesse qui anime le visage des mourants, puis, avant d'avoir pu répondre un mot, il tomba dans un délire complet. Il était toujours très-calme, pas de convulsions, mais ses lèvres murmuraient des mots inintelligibles. La religieuse se pencha pour en attraper le sens, tout ce qu'elle put comprendre fut cette exclamation : « Rosalba ! Rosalba ! »

Quand les visiteurs arrivèrent, la religieuse, qui, avec ce pressentiment infallible de la femme, avait déjà tout compris, alla au devant de Rosalba pour la préparer à la triste scène qui allait suivre, mais celle-ci l'interrompit :

« Pas besoin, ma sœur, pas besoin. Je sais tout. J'ai toujours eu cet espoir et ce pressentiment. Ils se réalisent aujourd'hui. »

Disant cela, elle pénétra dans la salle des malades. Le mourant se retourna sur son oreiller au bruit du frôlement de sa robe ; il palpait, ses yeux se dilatèrent ; il étendit les bras en s'écriant :

« Enfin ! ô Rosalba, enfin ! »

Elle s'agenouilla près du lit, la tête appuyée sur la poitrine du malade. Tous deux pleurèrent en silence longtemps, longtemps—les pleurs les soulageaient. Ils devinrent plus calmes et causèrent de toutes les choses qu'ils avaient si bien tous les deux.

Enfin, Rosalba s'aperçut que le malade s'en

allait rapidement. Elle se leva et fit appeler le prêtre. Edgard se réconcilia avec Dieu et fit sa paix avec les hommes. Quand cet acte suprême de la religion fut accompli, Rosalba rentra accompagnée de sa mère et de Walter, et une autre cérémonie commença. Là, dans une salle d'hôpital, à la faible lumière d'une lampe, en présence du Dieu puissant qui sait toutes choses, Edgard et Rosalba furent mariés. La bague d'émeraude que Rosalba avait précieusement conservée fut mise à son doigt, les deux époux s'embrassèrent, les deux amants si longtemps séparés ne faisaient plus qu'un.

« Dieu est bon, bien bon ! » murmura le mourant en tenant sa main appuyée sur la belle tête de sa femme, et les yeux fixés sur la calme figure du prêtre.

« Le monde m'a cruellement traité. Ma jeunesse a été sacrifiée. Mais je suis heureux aujourd'hui et je meurs content. »

Dix minutes plus tard, il avait rendu le dernier soupir.

Le lendemain, l'avis suivant parut dans la Gazette :

DÈCES

Hier matin, à l'Hôtel-Dieu, M. Edgard Martin, autrefois de Belœil, en dernier lieu, exilé politique. Quelques minutes avant sa mort, le capitaine Martin a été marié à mademoiselle Rosalba Varny, fille de feu Samuel Varny, de Varennes.

CHAPITRE XI

FIDÈLE AU SECOND AMOUR

En donnant les détails de la mort d'Edgard, nous avons omis un incident qui doit trouver place dans ce dernier chapitre. Quand le médecin arriva pour examiner le malade, il était accompagné de Walter Phipps. Edgard avait à peine repris connaissance après avoir quitté le navire, et il répondit à peine aux questions du docteur. Mais la présence de Walter sembla captiver un instant son attention. Il ne dit rien, mais ses pensées se dirigeaient évidemment vers un point fixe. En partant, le docteur dit un mot d'encouragement au malade, et Walter, imitant son exemple, s'approcha du lit et murmura :

« Courage, Edgard Martin, je vais t'amener ce soir. »

Le son de cette voix, cet accent étranger, la bonne nouvelle qu'on lui annonçait firent tressaillir Edgard sur son oreiller. Il avait ouvert de grands yeux et allait parler, mais Walter avait quitté la salle.

Quelques heures plus tard, quand le mourant se trouva seul avec Rosalba, il lui demanda qui lui avait appris la nouvelle de son retour. Elle répondit que c'était Walter Phipps.

« Walter Phipps ? »

— Oui, un jeune marchand de Montréal, un cœur généreux.

— Celui dont vous avez sauvé la vie ?

— Précisément. C'est lui qui vous a fait transporter du navire à l'hôpital.

— Ah ! le noble cœur ! »

Il raconta alors à Rosalba l'incident du bivouac et comment Rosalba lui avait sauvé la vie.

« Quand j'ai entendu sa voix, il y a quelques heures, mes souvenirs se sont ravivés. Comment oublier cette voix que j'entendis pendant cette terrible nuit, il y a dix ans ! »

Edgard avait rapporté cet incident dans la première lettre qu'il écrivit après son départ du Canada. Elle savait que Walter avait servi comme volontaire durant la rébellion, mais quand elle lui mentionnait ces faits, il feignait de les ignorer entièrement. Rosalba n'insistait pas, mais elle avait toujours l'idée qu'il était l'auteur de cette belle action, et qu'il l'avait accomplie pour elle.

Ses suppositions étaient confirmées.

Edgard avait prié Walter de venir le voir avant sa mort. C'est en réponse à cette demande que Walter avait assisté au mariage *in extremis*. La cérémonie terminée, Edgard attira Walter à lui, lui prit la main, la baisa en pleurant et le remercia de toutes ses bontés. En outre, il recommanda Rosalba à sa protection.

Un des souvenirs d'Edgard, que Rosalba avait conservés, était une belle croix de bronze que le défunt avait toujours gardée dans son portefeuille, durant toutes ses pérégrinations. Il l'avait sur lui lors de sa mort. Il laissa près de lui la ceinture de chamois, proprement enveloppée dans du papier de soie. Elle eut la curiosité de découdre la ceinture, et, dans un coin de la doublure de mousseline, étaient marquées les deux lettres : « W. P. » — Le pauvre Edgard ne les avait jamais vues.

Cinq années se sont écoulées depuis ces événements. Cinq années de repos et de calme, durant lesquelles la Providence disposait lentement toutes choses pour adoucir les chagrins de chacun, récompenser l'espérance chrétienne et donner au monde un nouvel exemple de double fidélité.

En 1852, le cottage où Rosalba et sa mère demeuraient fut réduit en cendres, et il leur fallut chercher une autre demeure. Elles auraient pu retourner à la maison paternelle, mais la famille du frère de Rosalba, qui l'habitait, était trop nombreuse et les femmes n'y auraient pas été à l'aise. Il y avait bien Agnès qui demeurait à Montréal ; mais son mari, tout en invitant Rosalba, refusait de recevoir Madame Varny, devenue complètement valétudinaire. C'était un caprice indigne qui décida la question. Outre ses embarras, Rosalba se trouvait presque sans ressources par suite de l'incendie du cottage.

Il y avait un homme auquel elle pouvait sûrement s'adresser dans sa détresse. Mais elle ne voulut rien lui demander. Elle avait peur. On comprend cette crainte quand on sait les rela-

tions qui existaient entre Rosalba et Walter Phipps.

Mais Walter n'attendit pas sa décision. Il savait tout ce qui se passait. Il avait toujours les yeux tournés vers elle, tout son bonheur était de la voir. Il jugea que le moment était venu d'agir, de sortir de sa réserve, de se présenter. Il fallait un asile à Rosalba ; il lui donnerait refuge dans sa propre maison.

Il alla donc la voir, et jamais il ne fut si ému que dans cette entrevue. Il la trouva toute défaite. Soupçonnait-elle le motif de sa démarche ? Elle était émue—la cause du jeune homme était à moitié gagnée.

Bien des pleurs furent versés dans cette entrevue, bien des soupirs s'exhalèrent au souvenir de tant d'émotions, les unes si douces, les autres si cruelles. Walter résolut de parler à cœur ouvert.

« Je vous ai toujours aimée, Rosalba, » dit-il.

Et Rosalba pleura avec d'autant plus d'abondance qu'elle savait combien cet aveu était sincère. Elle savait maintenant que c'était l'amour même qui avait tenu Walter si discrètement éloigné d'elle—il ne voulait pas rompre le charme de son premier amour. Elle savait que, par amour pour elle, il avait été le sauveur d'Edgard à la frontière, et son sauveur lors de son triste retour au pays.

« Je vieilliss, dit Walter (il avait quarante-cinq ans), et je veux me retirer du commerce. Comme j'aimerais à avoir une compagne dans ma triste demeure ! Et maintenant que votre santé est affaiblie, et votre mère infirme, si vous aviez un compagnon pour vous aider toutes les deux ? »

« Ami ! compagnon ! Walter glissait sur ces mots qui remuaient si vivement le cœur sensible de Rosalba. »

« Ah ! Walter, dit-elle, ce n'est pas tout, ces mots ne sont rien. Ce n'est pas une compagne qu'il vous faut, mais une femme aimante et dévouée. Et vous seriez plus qu'un ami pour elle, je sais que vous feriez le plus affectionné des maris. »

— Chère Rosalba, je ne veux rien vous demander de trop, mais je serai si heureux de ce que vous voudrez bien m'accorder ! »

Il y avait tant d'âme, tant de sincérité discrète dans ces paroles, que Rosalba ne put se contenir davantage, et mettant ses deux mains dans celles de Walter :

« C'était mon premier amour, mais après lui, il n'est personne au monde que j'aie aimé tant que vous. Vous avez droit de savoir cela, bien que j'aie eu longtemps l'idée que je ne serais pas dans l'obligation de vous le dire. Maintenant, le pauvre Edgard est mort ; je chéris sa mémoire, je ne saurais l'oublier, mais mon cœur et ma main sont à vous. J'avais cru, espéré—étrange révolte du cœur—que vous ne me demanderiez jamais en mariage, mais vous avez fait la demande et je ne puis vous refuser. Walter, je suis à vous ; faites de moi ce qu'il vous plaira. »

Elle était calme maintenant, ses yeux avaient une expression de sublime tendresse. Elle se leva et, s'agenouillant devant Walter, inclina la tête sur les mains du marchand.

Walter l'embrassa au front, et lui prenant la tête dans ses mains, il la regarda longtemps et l'embrassa encore.

Walter était l'homme le plus heureux du monde.

« Rosalba, lui dit-il, un instant après, sans l'incendie de votre cottage, je ne vous aurais jamais demandée ; la Providence s'en est mêlée. — Oui, » dit-elle, en s'inclinant respectueusement.

Quinze jours plus tard, Walter Phipps et Rosalba-Martin-Varny se mariaient à l'église paroissiale de Varennes. Bien qu'il n'y eût pas d'invitations, plusieurs amis assistaient. Chacun proclamait que Rosalba recevait la récompense de ses vertus et des souffrances qu'elle avait endurées. Les mariés, accompagnés de madame Varny, se retirèrent immédiatement à Montréal, dans la somptueuse résidence de Walter. Lui-même quitta le commerce quelque temps après ; il était puissamment riche.

Le ciel bénit cette union ; Rosalba devint mère. L'enfant fut baptisé sous les noms d'Edgard-Martin-Phipps.

Dans la chambre de Rosalba, sur son prie-Dieu, on voit une cassette de crystal contenant ces trois objets :

Une croix de bronze—souvenir de la mort d'Edgard ;

Un ceinture de chamois—gage de la générosité de Walter ;

Une rame d'argent—monument de l'héroïsme de Rosalba.

Ces trois objets expliquent comment elle sut demeurer fidèle à deux amours.

Là se terminait le manuscrit. En le roulant, l'Américain regarda son ami qui avait déposé son livre et se reposait dans le fauteuil en attendant les commentaires de son lecteur.

« Eh bien ? dit-il. »

— Où réside Rosalba ? demanda le lecteur.

— Au pied de la Montagne.

— La connaissez-vous ?

— Intimement.

— Alors vous me présenterez à elle demain. Je veux aller lui demander sa bénédiction. »

FIN

(1) Presently the alarm reached the neighbourhood of Montreal, when an intrepid officer, the Chevalier de Crissal, brother of the Marquis de Crissal, then Governor of Three Rivers, rushed to Verchères, at the head of a chosen band of men.

J. M. LEMOINE.

ENIGMES, CHARADES, PROBLEMES, QUESTIONS, &c.

ÉNIGME No. 23.

Grand mystificateur, Grand farceur, grand menteur. Aux badauds faisant croire Les contes les plus lourds, Je me fais pourtant gloire De dire, tous les jours, A mon brave auditoire Beaucoup de vérités. Dans le dernier village, Comme dans les cités, Mon traître babillage Pour beaucoup fait la loi. Très-habile en tactique, Je l'ouïs de je critique Et je traite de clique Quoiconque en politique Ne dit pas comme moi. Je connais à merveille Le jeu des tours de main; Si je dis blanc la veille Et noir le lendemain,

No. 24

De la douleur je reçois l'être Et parfois aussi du bonheur; Si quelqu'un de moi se rend maître, Je cherche à lui briser le cœur. Pour la femme je suis une arme, Et souvent la raison d'Etat; On dit que j'ajoute à son charme, Avant d'en effacer l'éclat.

LOGOGRIPE

No. 1. Avec six pieds je suis un mets fort restaurant; Avec cinq, des traités je deviens le garant; Avec quatre, mes flots roulent avec vitesse; Avec trois, en fuyant j'emporte la jeunesse.

QUESTIONS HISTORIQUES

No. 4.—Quand fut célébrée à Montréal la première messe? No. 5.—Par qui fut-elle célébrée? No. 6.—A quoi le golfe Saint-Laurent doit-il son nom? No. 7.—Par quel événement fut marquée à Québec l'année 1624? No. 8.—En quelle année Québec fut-il érigé en évêché?

COQUILLES AMUSANTES

No. 1.—Un rat d'eau descendant la rivière entra en collision avec un bateau à vapeur et l'endommagea si sévèrement qu'on eut toutes les peines du monde à sauver les passagers. No. 2.—Le Vésuve lançait les raves. No. 3.—Paroles de Guizot: Accordez-moi un peu d'attention, je suis au bout de mes farces. No. 4.—On annonce la mort de M. S... qui a braillé pendant 25 ans dans le barreau. No. 5.—Le célèbre professeur X... est mort subitement pendant qu'il mangeait sa bibliothèque. No. 6.—A partir du 11 de ce mois, les habitants seront tenus d'écheniller les pompiers.

No. 4

DILEMME DE MAHOMET

Une femme, ennemie de Mahomet, lui servit un jour une épaule de mouton empoisonnée: "Cet homme, dit-elle, est un prophète, ou un imposteur; Si c'est un prophète, il verra que cette viande est empoisonnée, et il n'en mangera pas; Si c'est un imposteur, il en mangera, et la terre en sera délivrée."

RÉPONSES AUX QUESTIONS PUBLIÉES DANS LE No. 21 DE "L'OPINION PUBLIQUE."

CHARADES

No. 6.—Prétexte. No. 7.—Poisson. No. 8.—Peuplier.

Mot carré No. 3.

A N G E N O E L G E A I E L I E

Anagrammes.

No. 1.—Aimer Cain.—Américain. No. 2.—L'oiseau à diné.—Jean de Valois. No. 3.—Dorothee, Théodore.—Herodote. No. 4.—Je t'aime en ton art.—Marie-Antoinette. No. 5.—On apporte à l'abbé.—Napoléon Bonaparte.

NOMS DE FLEURS

No. 1.—L'étoile.—Éillet. No. 2.—A la cime.—Camélia. No. 3.—On amène.—Anémone. No. 4.—Un maigre.—Géranium. No. 5.—Oser.—Rose. No. 6.—Ardé.—Régéla. No. 7.—Une perche.—Pervenche. No. 8.—Sylla.—Lilas. No. 9.—Au pot.—Pavot. No. 10.—Voilette.—Violette.

RÉPONSES CONFORMES REÇUES

Charades 7: R. Faribault, l'Assomption; 7. W. B. Aird, jr., Montréal; 6. C. E. Emond, Berthier; 6. 7. 8. V. P. He du Pas; 6. 7. 8. F. X. E. Demers, Saint-Véran; 7. 8. H. A. Héto; 7. 8. M. H.; 6. 7. 8. J. R. Peltier; 7. 8. Ar. Peltier, Montréal; 7. 8. J. Z. C. M. Saint-Camille; 7. Delles Valois, Sainte-Scotastique; 7. H. F. Rousseau; 7. 8. B. E. Pelland, Berthier en haut; 6. 7. 8. M. D., Sainte-Famille; 7. 8. Is. Enoch Lepage. Mot carré No. 3.—R. Faribault; W. B. Aird, jr.; V. P. F. X. Demers; H. A. Héto; M. H.; J. R. et Ar. Peltier; R. F. Portneuf; J. Z. C. M.; B. E. Pelland, Québec; A. M. D. Anagrammes No. 1.—R. Faribault; 5. C. E. Emond; 1, 2, 3, 4, 5. V. P.; 1, 3, 4, 5. F. X. E. Demers; 1, 3, 5. H. A. Héto; 1, 5. M. H.; 1, 3, 5. J. R. Peltier; 1, 5. Ar. Peltier; 5. R. F.; 1, 3, 4, 5. Dlle Georgina Montminy, Sainte-Marie, Beauce; 1, 3, 5. Delles Valois; 5. H. F. R.; 1, 3. B. E. Pelland; 1. Alex. St. Jean; 1, 3, 4, 5. A. E. D.; 1, 3, 4, 5. Is. Lepage.

Noms de fleurs 5: R. Faribault; 1 à 10. V. P.; 1 à 6. et 10. Dugesclin Tassé, Saut-au-Récollet; 1 à 10. F. X. E. Demers; 5, 8, 10. H. A. Héto; 1 à 6, et 10. M. H.; 1, 3, 5, 8, 10. J. R. Peltier; 1, 2, 3, 5, 6, 8, 10. Ar. Peltier; 1 à 10. Dlle G. Montminy; 2, 4, 5, 6, 8, 10. Dilles Valois; 1 à 6, 8, 10. B. E. Pelland; 1 à 10. A. M. D.; 1 à 6, 8, 9, 10. Is. E. Lepage.

SÛRES ET INOFFENSIVES.—Un des avantages procurés par les PILULES CATHARTIQUES DE WINGATE, c'est de ne point causer de nausées ni de coliques; et pour la constipation habituelle, elles n'ont pas d'égaux dans le monde civilisé.

CHANGEMENT DE NUMÉRO MAIS NON DE PLACE.—La Corporation de Montréal ayant changé les numéros de la rue Ste. Catherine, la Maison A. Pilon & Cie. prie ses pratiques de la ville et de la campagne qui ont reçu des cartes, circulaires, etc., portant le numéro 377 1/2, de vouloir bien remarquer que le numéro est maintenant 615 Rue Ste. Catherine. Le numéro seul est changé; le magasin est toujours à la même place, à l'enseigne de la boule verte, entre les rues Jacques-Cartier et Amherst, là où les marchandises sont entièrement sacrifiées.

FAITS DIVERS

ORDINATIONS.—Le 28 du courant, dans la basilique, Mgr. l'Archevêque a ordonné: Diacres:—MM. Edward Walker, du diocèse de Charlottetown, et John Hogan, du diocèse de Kingston. Prêtres:—MM. Frs.-Guillaume-Honoré Bélanger, d'Ottawa; Charles-Edouard Carrier, de N.-D. de Lévis; Michel-Thomas Labrecque, de St. Anselme; Louis-Eleusippe Quézel, de St. Augustin; Jacques-Janvier-Napoléon Gauthier, de la Baie St. Paul; et Joseph-Alphonse d'Autueil, de St. Philippe de Néri, tous pour le diocèse de Québec; et MM. Michael McKenzie, William Bernard MacDonald, Michael Laffin et George Alphonsus MacAulay, du diocèse d'Arichat. C. A. COLLET, Ptre.

Archevêché, 29 mai 1876. SOULAGEMENT DES INCENDIÉS.—Une liste de souscription a été ouverte à Québec. Le Maire a souscrit \$100; Mgr. l'Archevêque, \$100; le Séminaire, \$200; M. Okill Stuart, \$100; M. A. P. Caron, \$50; M. Lepage, \$25, etc.

DRAME SANGLANT.—Nous lisons dans l'Abeille de la Nouvelle-Orléans: Le 19 mai, la maison sise à l'angle des rues Saint-Charles et Chestnut a été le théâtre d'un drame sanglant. Un nègre du nom de Jas. Watkins, qui est employé comme domestique dans la maison, étant pris de boisson, s'est approché de M. W. C. Nicholas, l'un des locataires, qui passait dans la cour, et lui a demandé brusquement s'il voulait mourir.

M. Nicholas, voyant que le nègre était ivre, lui a commandé d'aller se coucher; mais, sachant qu'il avait la réputation d'être un homme dangereux lorsqu'il a bu, il est allé s'armer afin de se préparer à tout événement. En repassant dans la cour, un quart-d'heure après, M. Nicholas a rencontré Watkins, qui, sans prononcer une parole, a fait feu sur lui, la balle l'atteignant au visage, au-dessous de l'œil droit. M. Nicholas a eu le temps de tirer son pistolet, mais il n'a pu s'en servir et il est tombé comme une masse inerte.

En entendant la détonation, M. W. B. Turnbull, qui se trouvait dans la maison, est accouru, et voyant son ami étendu à terre, il s'est avancé vers le nègre pour le désarmer; mais celui-ci a fait feu une seconde fois, blessant M. Turnbull au bras droit. Celui-ci cependant, sans se préoccuper de sa blessure, assez légère d'ailleurs, s'est baissé pour s'emparer du pistolet qui s'était échappé de la main du malheureux M. Nicholas, et a logé une balle dans le côté droit du forcené, le blessant mortellement. Le docteur Brickell, ayant été mandé en toute hâte, est accouru et a examiné les blessures des trois acteurs de ce drame.

Il a constaté que l'état de M. W. C. Nicholas était malheureusement très-grave, la balle ayant pénétré par l'œil droit assez profondément dans la tête. M. Turnbull, lui, n'a reçu qu'une égratignure. Il s'est constitué volontairement prisonnier et a été conduit au poste de police du premier district.

Quant au nègre Jas. Watkins, il a été transporté à l'hôpital de charité, et il n'est pas probable qu'il passe la nuit.

Les annonces de naissances, mariages ou décès sont pu bliées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

NAISSANCE

A Gilsun, N. H., le 19 nit., l'épouse de M. Adolphe C F. Laurent, une fille.

MARIAGE

En cette ville, le 29 courant, à l'église St. Jacques, par le Révérend Messire Seutenne, SS., Monsieur Michel Monat, à Demoiselle Alma Beaupré, tous deux neveu et nièce de monsieur Louis Monat, de cette ville. Monsieur et madame Monat sont partis le même jour pour Philadelphie.—Heureux voyage.—Pas de cartes.

SIROP EXPECTORANT du DR. CODERRE

Pour la TOUX, le RHUME, les AFFECTIONS des BRONCHES, etc., etc.

Sirop du Dr. CODERRE pour les Maladies des Enfants, telles que la Diarrhée, Dissentérie, Dentition douloureuse, etc.

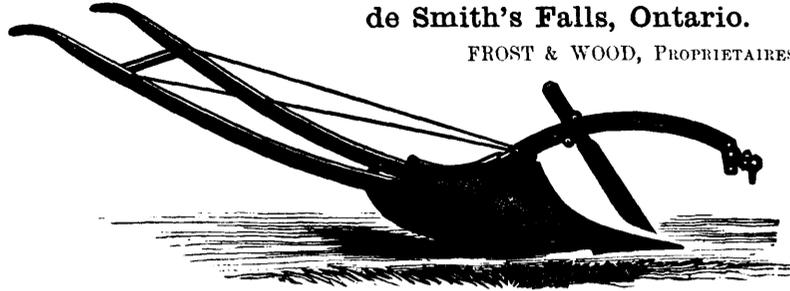
Élixir Tonique du Dr. Coderre, pour les maladies Nerveuses, Débilité et les maladies de la peau et du sang.

Tous ces remèdes si efficaces sont préparés sous la direction du Dr. J. EMERY CODERRE, qui pratique depuis plus de 30 ans, et leur usage est recommandé par les Professeurs de l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal. En vente chez les principaux pharmaciens. 7-15-52-2

USINES D'INSTRUMENTS AGRICOLES

de Smith's Falls, Ontario.

FROST & WOOD, PROPRIETAIRES.

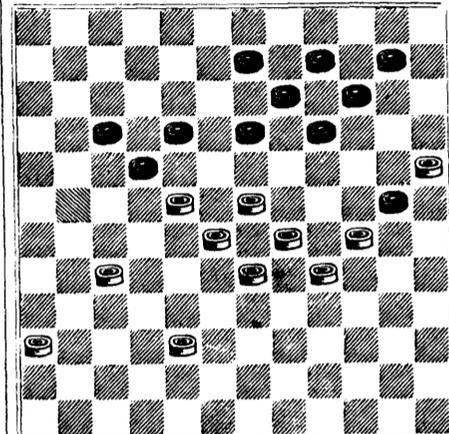


LA CHARRUE No. 5 A TIMON EN FER FORGÉ. Des milliers en sont employées aujourd'hui. Aussi FAUCHEUSES, MOISSONNEUSES, RATEAUX A CHEVAL, GRUBBERS A ROUES, &c. Demandez un Pamphlet. 7-17-13-24 LARMONTH & FILS, 33, Rue du Collège, Montréal.

LE JEU DE DAMES

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, devront les adresser à M. J. A. Rodier, No. 14, rue Allard, Montréal. Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.

PROBLÈME No. 29 NOIRS



BLANCS Les Blancs jouent et gagnent

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Values include 34* à 12, 50 45, 63 58, 47 40, 12* 18, 18* 57, 57* 70 et gagnent.

Solutions justes du Problème No. 27 Montréal:—C. Bourdus, Ar. Pelletier, J. A. L'Heureux. Village Lanson, Lévis:—L. D. Patry. Kankakee City, Ill.—Edouard Martin.

Prix du Marché de Détail à Montréal.

Table listing prices for various goods: FARINE (Farine de blé de la campagne, Farine d'avoine, etc.), GRAINS (Blé par minot, Pois, Orge, etc.), LÉGUMES (Pommes au baril, Patates au sac, etc.), LAITIÈRE (Beurre frais à la livre, etc.), VOLAILLES (Dindes, Oies, etc.), GIBIERS (Canards sauvages, etc.), VIANDER (Bœuf à la livre, etc.), DIVERS (Sucre d'érable, etc.).

Marché aux Bestiaux

Table listing prices for livestock: Bœuf, 1re qualité, par 100 lbs. \$ 5 00 à \$ 5 50; Bœuf, 2me qualité, 4 00 à 4 30; Vaches à lait, 20 00 à 35 00; etc.

A VENDRE A Saint-Pacôme, comté de Kamouraska, la célèbre jument trotteuse "FIRE FLY." S'adresser à M. le curé de Saint-Pacôme.

La Santé est une Bénédiction Couronnée de la Vie.



Remedes Modeles Anglais DE WINGATE.

Ces précieux remèdes qui ont subi toutes les épreuves, sont les meilleurs que l'expérience et des recherches soignées ont produits pour la guérison des différentes maladies pour lesquelles ils sont spécialement désignés. Ils sont préparés d'après les recettes du célèbre Dr. Wingate, de Londres, Angleterre, et nulle autre que les plus purs ingrédients entrés dans leur composition. Ils sont purs en qualité, prompt en action, efficace en usage, et employés avec succès par les plus éminents Médecins et Chirurgiens, dans les Hôpitaux et la pratique privée, dans toutes les parties du monde.

Epurateur du Sang, de Wingate.—Le remède le plus efficace connu, pour la guérison de Scrofule, Erysipèle, Feu Volage, Maladies de la Peau, et toutes les Impuretés du Sang, Maladies Chroniques, et Désordres du Foie. Un parfait Rénovateur et Vigorateur du système. Mis en grandes bouteilles. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Preservatif de Wingate pour Enfants.—Le plus sûr et le meilleur remède pour la Dentition des Enfants, Diarrhée, Dysenterie, Coliques, et toutes les différentes maladies de l'Enfance. Il apaise les douleurs, et calme les souffrances de l'enfant, et produit un sommeil tranquille. En usage dans toute l'Europe depuis plus de 80 ans. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Pilules Cathartiques de Wingate.—Pour toutes les maladies de l'Estomac, du Foie et des Intestins. Elles sont douces, certaines et promptes dans leur opération; elles nettoient entièrement le canal alimentaire, régularisent les sécrétions, et arrêtent court les progrès de la maladie. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pilules Nervo-Toniques de Wingate.—Employées avec un succès remarquable pour la Névralgie, Epilepsie, Choléra, Paralysie, Adoucissement du Cerveau, Perte de Mémoire, Dérangements Mental, Faiblesse, et toutes les affections nerveuses. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Tablettes Dyspeptiques de Wingate.—Pour la guérison de la Dyspepsie, Indigestion, Flatuosité, Irritabilité de l'Estomac, Perte d'Appétit, et Débilité des Organes Digestifs. Un aide puissant à la Digestion, et beaucoup plus efficace que les autres remèdes ordinaires. PRIX, 50 CTS. PAR BOITE.

Trochisques Pulmoniques de Wingate.—Un excellent remède pour la Toux, Rhumes, Enrouement, Bronchites, Asthme, et les irritations de la Gorge et des Poumons. Les Orateurs et les Chantres publics les trouveront très efficace en donnant du pouvoir et de la clarté à la voix. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pastilles de Wingate contre les Vers.—Un remède sûr, plaisant et efficace pour les Vers, administrés doucement, elles n'injurient pas l'enfant le plus délicat, et sont suffisamment laxatives pour enlever toutes les sécrétions malsaines, et régulariser l'action des Intestins. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Soulage-Douleur de Stanton.—La meilleure Médecine de Famille pour l'usage interne et externe. Il guérit les Crampes et les Douleurs dans l'Estomac, le Dos, les Côtés, et les membres. Il guérit les Rhumes Soudains, Mal de Gorge, Ecrasures, Brûlures, Rhumatisme, Névralgie, et toutes les douleurs et souffrances. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Rénovateur des Montagnes Vertes, de Smith.—Nous avons seuls le contrôle dans la Puisse du Canada, pour la vente de ce remède bien connu, lequel, comme Correcteur du Foie, et spécifique pour les désordres bilieux, et les maladies du Foie, est sans égal. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Les Remèdes ci-dessus sont vendus par tous les Droguistes et Marchands de Médecines. Des Circulaires de description sont fournies sur demande, et des paquets simples sont envoyés, affranchis, sur réception du prix.

PRÉPARÉS SEULEMENT PAR LA COMPAGNIE DE PRODUITS CHIMIQUES DE WINGATE, (LIMITEE.) MONTREAL. 7-8-52-15

\$225. PIANOS POUR \$225.

Neufs—pleinement garantis, 7 Octaves,—toutes les Améliorations modernes,—le son est plein, riche et pathétique.—Combinaison exquise, produisant un magnifique effet d'orchestre. Notre désir est qu'ils soient soigneusement essayés et examinés. \$225 chaque. Réparations de toutes sortes à prix modérés.—LEICESTER, BUS-SIERE & CIE., Fabricants de Pianos, Nos. 270, Rue Lamontagne, Montréal. 7-1-48

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée au Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DEMARAS.